

Le Samedi

VOL. IX. No 50
MONTREAL, 14 MAI 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c



LETTRE D'AMOUR.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 14 MAI 1898

BOUQUET DE PENSÉES

La femme pose, l'homme propose.

x

Les plus petites aiguilles font les plus fortes piqûres.

x

Vous avez beau nourrir un loup, il regarde toujours du côté du bois.

x

Il y a un cas où deux femmes peuvent garder un secret : c'est quand l'une d'elles est morte.

x

Les trois choses du monde sur lesquelles il faut le moins compter : une femme, le temps, une course de chevaux.

x

Si un jeune homme, allant seul au théâtre, y rencontre sa blonde au bras d'un autre, il comprend de suite qu'il n'est pas seul sur la terre.

x

Il est tout aussi difficile de juger de la cervelle d'une dame par la hauteur de son chapeau que de la grosseur de ses pieds par la pointure de ses bottines.

UN SOLITAIRE.

ÇA N'AVAIT PAS RÉUSSI



La maman. — Qu'as-tu donc à pleurer, mon chéri ?

Le chéri. — J'ai demandé à papa s'il pouvait m'épeler le mot hippopotame.

La maman. — Et c'est cela qui te fait pleurer ?

Le chéri (s'élatant). — Non, mais c'est qu'il a réfléchi un moment et m'a dit qu'il me battraît si je l'ennuyais encore quand il lit son journal.

ABSOLUMENT LA MÊME CHOSE



Le tramp. — Ah, madame, ce gâteau-là me rappelle ma mère, ma pauvre mère.
La dame charitable (attendrie). — Oh, mon pauvre homme, cela doit vous rendre bien heureux ?
Le tramp. — Vous allez en juger. C'est la raison pour laquelle j'ai quitté la maison, à l'âge de six ans, pour m'en aller naviguer sur mer.

SALONS POUR CHIENS

Mlle Hautmontée. — Cela me plairait assez de rester à votre hôtel, mais il faudrait que vous me fournissiez un appartement à part pour mon petit chien.

Le gérant d'hôtel (très digne). — Ceci est facile à arranger, mademoiselle, car nous avons des appartements spéciaux pour les chiens de dame.

(À part, au garçon). — Jetez moi ce chien-là dans la cave.

Mlle Hautmontée. — Et quel est le numéro de l'appartement de mon cher Fido ?

Le gérant (de plus en plus digne). — Salon K, chambre No 9, mademoiselle.

LOGIQUE ENFANTINE

Le petit Chose. — Dis, papa, est-ce que tu me mènera voir le cirque, dis ?

Le Père. — Non. Et si tu es un bon petit garçon bien sage, tu n'insisteras pas pour que je t'y conduise.

Le petit Chose (après réflexion). — Alors, je tâcherai d'être un mauvais petit garçon, pas sage, et tu m'y conduira, hein !

ILS Y SONT HABITUÉS

Rouleau. — J'ai toujours pensé que les détectives feraient d'excellents explorateurs pour le Pôle Nord.

Bouleau. — Et pourquoi cela ?

Rouleau. — Parce qu'ils sont habitués à chercher ce qu'ils ne trouvent pas.

PARADIS INCOMPLET

Le maître d'école. — Voyons, Mathurin, pouvez-vous me dire la raison pour laquelle Adam et Eve ont quitté le Paradis terrestre. N'en étaient-ils donc pas satisfaits ?

Mathurin. — Non, ils n'avaient pas de bicyclettes.

SINGULIER PROCÈS

Un jeune homme du Kentucky a embrassé une jeune fille et lui a donné, de ce fait, la petite vérole. Maintenant elle le poursuit en dommages-intérêts lui demandant une piastre pour chaque grain de picote. Nous rendrons compte à nos lecteurs des résultats du procès.

LA RAISON DE SON SILENCE

Madame. — Quel changement ! Avant notre mariage, tu ne perdais pas une occasion de me dire que tu m'aimais, maintenant, tu ne le dis plus jamais.

Monsieur. — C'est que, maintenant, tu ne me laisse plus la chance de rien dire.

CE QUE C'EST QU'UN BON PLACEMENT

Le petit Arthur. — Dis, grand-père, qu'est-ce que tu veux dire quand tu prétends avoir fait un bon placement ?

Grand-papa. — Mon ami, c'est de donner un diner de \$5 à un homme et en profiter pour lui vendre \$500.00 de marchandises.

Quelle pauvreté, la laideur ! Quelle laideur, la pauvreté ! — JEAN DOLENT.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXVIII

LE SEMEUR

Seul à son grand labeur sous le ciel inclément,
Le semeur dans le champ promenait sa main lente,
Un charlatan, sonnait sa fanfare insolente,
Sur un tertre voisin monta pompeusement.

Il eut autour de lui la foule en un moment,
Fit ses tours, harangua de façon turbulente,
Flatta fort ses oisons, et, séance tenante,
Leur vendit son remède à tous maux, chèrement.

Le semeur dans le champ menait son pas tranquille,
Le charlatan piqué tanga cet indocile :
" Eh ! là-bas ! l'homme au sac qui balances ta main,

" Sais-tu pas que je vends la vie et l'espérance ?
Que fais-tu, quand ceux-ci boivent l'eau de Jouvence ?"
L'autre, semant toujours, dit : " Je leur fais du pain "

LOUIS VEUILLOT.

INSTANTANÉS

LV

NUIT DE MAI

Dans le verger assoupi de la vieille ferme, le premier quartier de la lune de Mai baigne d'une timide clarté les arbres fruitiers couverts de fleurs.

Les vitres des maisons, les pignons blancs, les ardoises du vieux clocher, tout resplendit.

L'on entend le glou glou d'un ruisseau cheminant capricieusement en bas du clos, sur la lisière sombre de la forêt.

Se détachant sur le tapis de velours vert émeraude, — celui des cultures jardinières, — est une étroite allée sablée, déjà fleurie d'odorants narcisses.

Au fond, quelques ruches de paille, dorées par la lune.

Le silence profond dans lequel repose le village est interrompu par le bouillonnement de la rivière dans les vannes du moulin prochain et la sensation de solitude est profonde, profonde comme le ciel.

Ah, ce ciel de Mai ou scintillent les étoiles, blanches comme des lys ; ou poudroie le laiteux chemin de Saint-Jacques prolongeant, à droite et à gauche de l'horizon, ses routes mystérieuses !

Peu à peu émergent du clair obscur des blancheurs confuses, pruniers et cerisiers fleurissants et semblant, — sur la terre, — comme un resset de la voie lactée qui illumine le firmament.

On sent un amer parfum, celui de la petite fleur blanche des aubépines montant, ainsi qu'une bouffée d'encens, entre la terre obscure et le ciel étoilé, religieux assoupissement du soir, hymne de la nature au Créateur.

SILVIO.

On finit par créer le danger en criant chaque matin qu'il existe.

EMILE ZOLA.

RIEN QUE LES NOIRES



Brigitte — Comment, mademoiselle Hélène, vous avez le cœur de jouer du piano quand vous êtes en deuil de votre bon oncle ?

Hélène. — Voyons, Brigitte, ne soyez donc pas innocente comme ça. Ne voyez-vous pas que je ne joue que sur les notes noires ?

ÇA A SUFFIT

Rouleau. — Il me semblait vous avoir entendu dire que jamais vous ne permettriez à votre femme d'aller à bicyclette !

Bouleau. — C'est bien vrai, hélas, mais elle a entendu dire que j'avais dit, ça a suffi.

UN SEUL SUJET

Emma. — Monsieur Beaumerle a parlé avec moi pendant toute la soirée, hier. C'est un charmant causeur.

Louisa. — Que vous a-t-il donc dit ?

Emma. — Seulement qu'il m'aimait.

SINGULARITÉS

Louise. — Mlle Vioux-bourgeon a desingulières opinions !

Berthe. — Oh, oui. Elle est bien, je le crois, la seule trouvant singulier qu'elle soit restée fille.

DIFFÉRENCE

Boireau. — Moi, j'ai épousé ma femme un mois seulement après qu'elle m'a eu accepté.

Baliveau. — Et moi, j'ai épousé la mienne trois jours seulement après qu'elle m'a eu refusé.

IL EN AVAIT L'EXPÉRIENCE

Le père. — Mais quelle preuve m'apportez-vous alors que vous dites ne pouvoir supporter ma fille ?

Le prétendu. — Ne suis-je pas fiancé avec elle depuis au-delà d'un an ?

TROIS HEURES DU MATIN.

Madame (aigrement). — Je crois, mon cher Emile, que tu es ivre-mort ?

Monsieur (chapeau défoncé et habit débraillé). — Moi... Si on peut... dire !... Je suis... rouge... parce que j'ai... couru... plus de voitures... Où sont mes... pan... touffes ?

Madame. — Près de la cheminée, comme d'habitude.

Monsieur (après un quart d'heure de laborieuses recherches). — Pardon... ma chè...re. Où est donc la... che... minée ?

TOUT SE PAIE



Jimmy. — Laissez-moi mâcher ta gomme, Pat ?

Pat. — Non !

Jimmy. — Rien qu'une minute ! Tu me connais bien, pourtant ?

Pat. — Oui, je te connais ! C'est toi qui, hier, avait une cigarette dans le bec et qui n'a pas voulu m'en laisser tirer une touche. Va à tes affaires, mon crapaud.

UNE CONSOLATION

Berlinguet. — J'ai toujours pensé qu'il y avait au moins une chose pour laquelle l'humanité méritait d'avoir crédit.

Gorenflot. — Et quelle est cette chose ?

Berlinguet. — C'est, quand on pense à l'énorme quantité de menteurs que nous possédons, de constater qu'il n'y en ait jamais eu un qui ait positivement affirmé avoir vu le Pôle Nord.

PAS A SE DÉRANGER

La dame de maison. — Brigitte, n'avez-vous donc pas entendu sonner la cloche. Ça fait deux fois qu'on sonne.

Brigitte. — J'ai bien entendu, mais c'est probablement quelqu'un pour madame, car ma visite à moi passe toujours par la porte de derrière.

PAS DE COMPARAISON

Lui. — D'abord, tous les grands hommes fument.

Elle. — Mais vous n'êtes pas un grand homme.

AU BON VIEUX TEMPS



Premier vieux monsieur (tristement). — Ah ! Il s'est opéré de grands changements dans le monde depuis le temps où nous étions petits enfants !
Second vieux monsieur. — Moi, je me demande si mes petits enfants sont vraiment aussi malicieux que je l'étais à leur âge.

RECETTE MARSEILLAISE

D'ail ! Il en faut un peu, rien que pour maintenir
 Le vrai principe ;
 Mais très peu, je vous dis : un souffle, un souvenir
 Qui se dissipe !
 De safran ?... Il en faut pas mal, et toutefois,
 Pas trop encore...
 Mais assez, cependant, pour qu'en trempant les doigts
 Ça vous les dore !
 De poisson ?... Il en faut. Mais poisson de fin goût
 Pêché sur place.
 Et langouste et merlan, et saint-pierre, et surtout
 De la rascasse !
 D'huile ?... Il en faut aussi, mais du plus pur produit
 D'olive fine.
 Premier cru provençal, portant l'odeur du fruit
 A la narine !
 De thym ? de romarin ? de fenouil ? de persil ?
 Que l'on en mette
 Dans un sac bien noué, bien propre, bien gentil,
 Qui vous appète !
 Faites bouillir le tout ; découpez le pain frais
 En tranche épaisse...
 Et peut-être qu'ainsi vous aurez, à peu près,
 La bouillabaisse.
 Mais pour qu'elle soit vraie, et bonne, et sans défaut,
 — Une merveille !
 Plus que poisson, safran, ail, fenouil... il lui faut
 L'air de Marseille.

JACQUES NORMAND.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

PASSAGE DE REINE

J habite en France, mais sur une sorte de balcon avancé qui regarde l'Espagne. Des fenêtres, des terrasses de ma maiounette à demi baignée dans la Bidassoa, je vois et j'entends tout ce qui se passe sur la rive d'en face, qui n'est plus française.

Aujourd'hui, jour quelconque, en pleine splendeur d'été, voici tout à coup une agitation inattendue des cloches de là bas ; l'église de Fontarabie, l'église d'Irun, les couvents de moines, sonnent, sonnent, comme pour les grandes fêtes carillonnées... Puis, c'est un large drapeau national, rouge à bande jaune, qui monte bien vite au dessus du château de Jeanne-la-Folle, éclatant de couleur sur le brun sombre des montagnes, — et des barques françaises, qui se hâtent de partir vers Fontarabie, emmenant des gens d'ici comme pour un spectacle...

Qu'est-ce qu'il y a ?... J'interroge un batelier par ma fenêtre :

— C'est la reine ! la reine d'Espagne ! Nous allons la voir passer !

En effet, je savais que, chaque été, Sa Majesté la reine régente venait de Saint Sébastien faire un pèlerinage de quelques heures au vieux Fontarabie.

— Tiens, si j'allais, moi aussi, voir passer la reine, mêlé à la foule des paysans et des pêcheurs !

Et je descends prendre place dans la joyeuse barque, où une bande de jeunes filles et de jeunes garçons échangent leurs gaités naïves, en une des langues les plus vieilles et les plus mystérieuses du monde, avec ce roulement sonore et léger des r qui est particulier aux mots basques.

Dix minutes sur cette Bidassoa, endormie et lente, à l'heure de la haute marée, sous l'éclatante lumière méridionale, et nous abordons à la rive espagnole, au quai désert de l'ontarabie.

Elles disent, les jeunes filles, qu'il est déjà presque trop tard : la reine va sortir de l'église et s'en aller ; alors il faut courir...

Par un raccourci familier, lestement nous grimpons, entre des maisons du plus noir moyen âge, sinistres et mortes sous le soleil ardent, — et tout de suite nous voici dans l'étonnante vieille rue des Chevaliers, à côté de l'église aux murs de forteresse blasonnés si magnifiquement.

Bien tard, en effet, à peine le temps d'ôter nos bérets, d'ouvrir nos yeux éblouis de soleil, la reine passe, très vite, très vite, dans une voiture découverte que des mules emportent ventre à terre sur les bruyants pavés. A peine apparue, à peine reconnue, la reine est déjà en fuite rapide, ayant à ses côtés l'enfant roi, qui se retourne une demi-seconde pour jeter sur l'église ses jeunes yeux profonds. Et si simplement habillée, cette reine, d'après l'usage moderne qui exige que les souverains ressemblent, le plus qu'ils peuvent, à leurs sujets ; il est vrai, tellement reine d'aspect, malgré sa simplicité voulue, que, dans ce cas particulier, la confusion ne serait guère possible.

Je souris du désappointement de mes compagnons de barque, accourus de notre France où il n'y a plus de rois, dans l'espoir, sans doute, d'admirer une belle robe dorée. Mais vraiment ce nivellement étrange qui emporte tout, les usages, les traditions, les costumes, la pompe et les splendeurs, me frappe davantage, ici, dans ce décor si intact du passé espagnol, parmi ces sombres maisons armoriées, et au carillon d'honneur de toutes ces cloches d'autrefois...

Là-bas, au bout de l'antique petite rue, déjà la voiture royale va disparaître, — et les campagnards, les pêcheurs attroupés près de l'église, sont lents à remettre leurs bérets, lents à s'agiter et à élever la voix, comme après une émotion un peu religieuse. Tous Carlistes, pourtant, par bien ancienne tradition ; mais on sent que, à ceux-là même, la souveraine et la mère qui vient de passer, simple et grave dans sa robe unie, impose le sympathique respect par le seul charme de sa présence.

PIERRE LOTI.

PROPOS D'AMIES

Louisa. — Il est toute la terre pour elle !

Emma. — Comme ses connaissances en géographie doivent être limitées ?

PAUVRE DOCTEUR

Juliette. — Mon docteur m'a honteusement négligée depuis quelque temps.

Hortense. — C'est donc pour cela que vous avez une mine florissante. Je me demandais aussi ce que cela voulait dire.

COSTUME SURPRISE



La servante. — Et qui dois-je annoncer à madame ?

Le cousin Penoute. — Dites pas de nom. Je voudrais lui faire une surprise.

La serrante. — Je crois bien que vous n'aurez pas d'inquiétude à concevoir de ce côté là.

CONTE ARABE

LE POT DE BEURRE

Un dévot, qui était chez un des chérifs d'une grande ville, recevait, chaque jour, de ce noble, une pension qui consistait en trois pains, un peu de beurre salé et fondu et un peu de miel.

Le beurre coûtait cher en ce pays.

Cet ascète gardait tout le beurre qui lui était donné dans un pot qu'il avait, au point qu'il le remplait ; après quoi, par crainte et par précaution, il se l'attacha à la tête.

Un soir, tandis qu'il était assis sur son lit, un bâton à la main, il lui vint une idée, relativement au beurre et à sa cherté. Il se dit en lui-même :

" Il faut que je vende tout ce beurre et que, moyennant ce prix de vente, j'achète une brebis ; la première année, elle me fera un agneau et une brebis, la deuxième année, elle mettra bas une brebis et un agneau et ce troupeau ne cessera pas de se multiplier, au point qu'il s'accroîtra en masse.

" Ensuite, je vendrai ce qu'il me plaira. J'achèterai alors un terrain, j'y ferai planter un jardin, j'y ferai construire un palais, j'achèterai des vêtements et des costumes ; je ferai acquisition d'esclaves et de servantes ; je me marierai avec la fille du négociant Abdelkaled. Je ferai une noce telle qu'on n'en aura jamais vu de semblable ; j'égorgerai des animaux, je ferai des mets exquis, des entremets sucrés, etc. Je réunirai dans mon palais des comédiens, des artistes et des musiciens ; je ferai préparer des bouquets, des fleurs d'oranger et toutes sortes de plantes odoriférantes ; j'inviterai les riches, les pauvres, les savants, les chefs et les autorités.

" Celui qui demandera une chose l'obtiendra.

" Je ferai préparer toutes sortes de mets et de boissons, toute chose demandée sera accordée.

" Après cela, ma jeune épouse mettra au monde un jeune garçon qui fera ma joie et pour qui je donnerai des fêtes ; je l'élèverai dans le bien-être, je lui enseignerai la sagesse, l'éducation, les mathématiques, je rendrai son nom célèbre parmi les hommes ; je le flatterai auprès des autorités.

" Je lui ordonnerai d'être l'auteur de bonnes actions et il ne contreviendra pas à mon ordre ; je lui défendrai de commettre toute action odieuse et désagréable.

" Je lui recommanderai la crainte de Dieu et le souvenir des bienfaits.

" Je lui ferai les meilleurs dons et les cadeaux les plus magnifiques. Si je vois qu'il m'obéit, je lui ferai, en outre, d'utiles cadeaux ; mais si je vois qu'il a une certaine tendance à la désobéissance, je me jetterai sur lui avec ce bâton."

A ces mots, notre homme leva son bâton pour en frapper son enfant.

Le bâton toucha le pot de beurre qui était sur sa tête et le cassa ; les fragments tombèrent sur le dévot et le beurre fondu se répandit sur sa tête, sur ses vêtements et sa barbe.

MAYEUR.

PRIS AU MOT

Georges.—Ce que je souhaiterais le plus vivement, Catherine, serait de vous épouser, mais je suis si timide que je ne sais comment vous en faire la demande.

Catherine (vivement).—Eh bien, Georges, vous avez terminé avec moi ; maintenant, allez voir papa.

DANS LE TEMPS

La maman.—Vous semblez vous y connaître très bien, en fait d'enfants, monsieur Vieuxgarçon ?

M. Vieuxgarçon.—Dame... c'est que j'en ai été un moi-même, dans le temps.

COMMENT IL S'EN RETIRAIT

Bouleau.—Le contracteur Fildesoie engage ses hommes au prix du Klondyke. Il ne les paie pas moins de \$15.00 par jour.

Rouleau.—Et comment peut-il y arriver, dans de pareilles conditions ?

Bouleau.—Il déduit \$14.00 pour la pension.

IL AVAIT BIEN RAISON

Le pharmacien.—Tenez, vous voyez ce flacon, ce qu'il contient vous guérira indubitablement quand tous les autres remèdes auront failli.

Le client.—Je ne veux pas attendre si longtemps que ça !

UNE PESSIMISTE

Emma.—Toujours la même, cette Claudia. Elle ne voit jamais que le côté noir des choses.

Louise.—Ça, c'est bien vrai. Hier encore elle me disait craindre de ne pouvoir faire tout à sa guise quand elle serait mariée.

IL LE VOULAIT BIEN DIRE

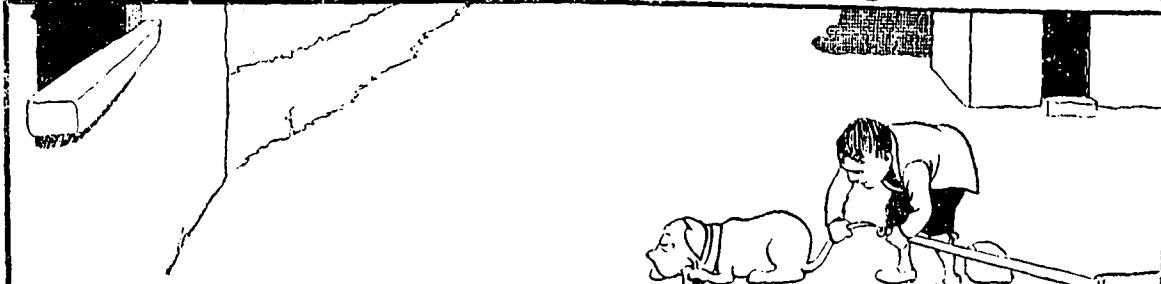
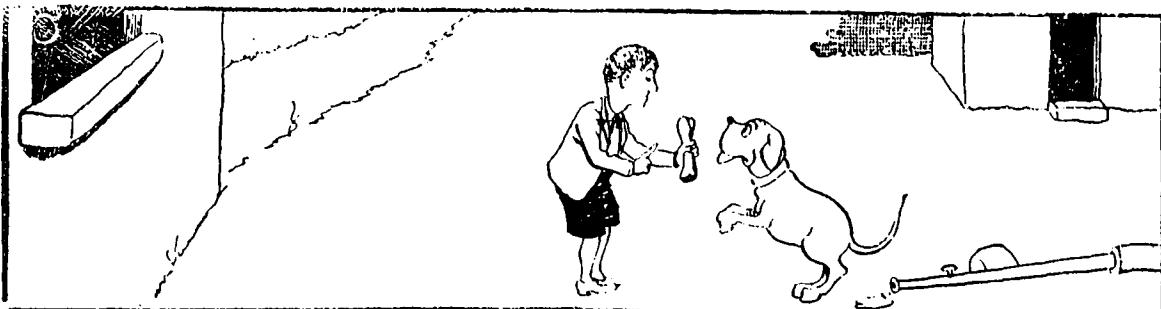
Bouleau.—Vous savez, Rouleau, que le banquier Grosd'écus est mort ce matin ?

Rouleau.—Non, je n'en savais rien. De qui est-il mort ?

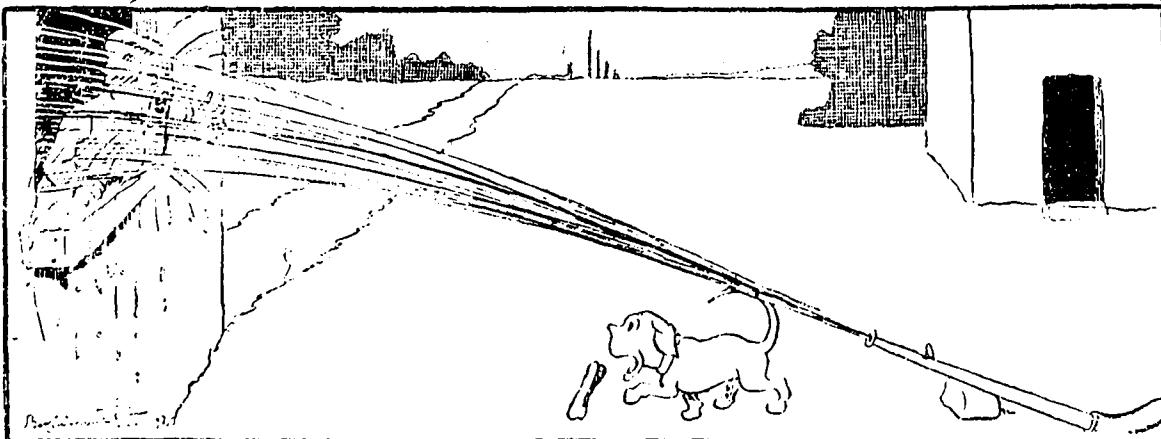
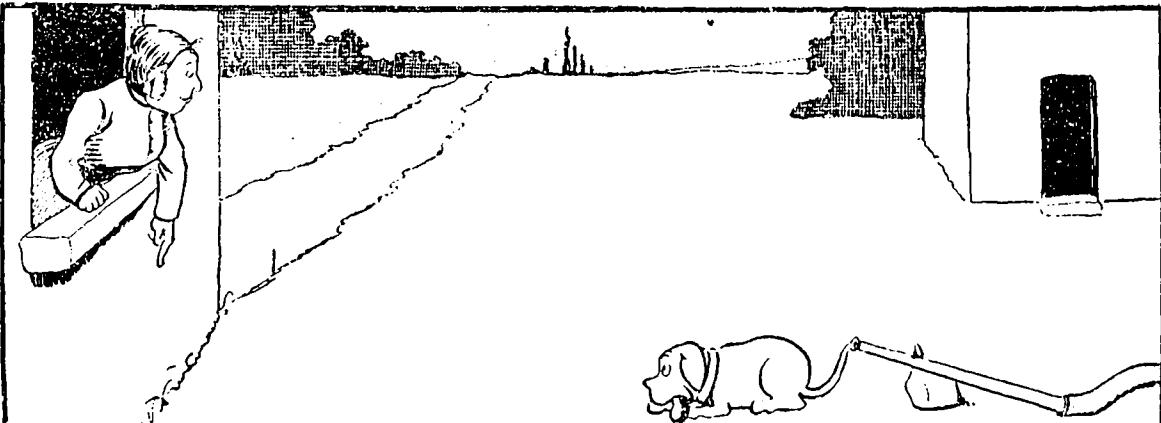
Bouleau.—Vous voulez dire de quoi est-il mort, je suppose ?

Rouleau.—Non ! Qui était son médecin ?

UN ARTILLEUR EN HERBE

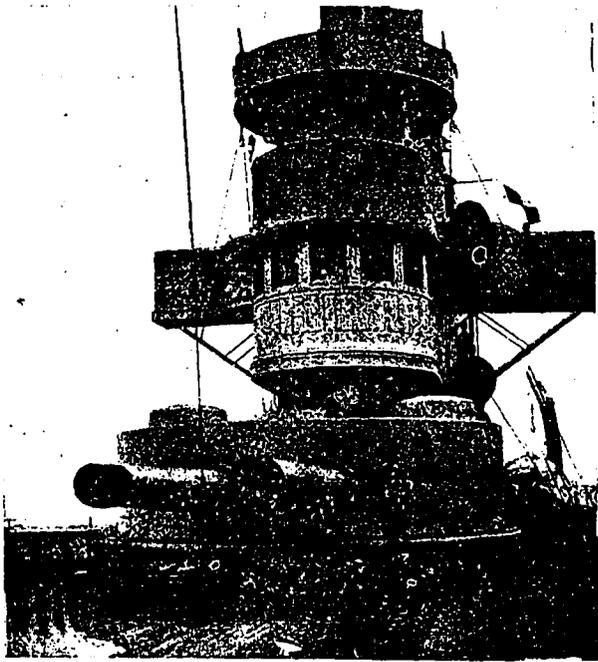


I.—Pit a déniché un nouveau tour ; un mauvais, naturellement. Il s'est procuré un os à melle et profite de la gourmandise de Fido pour s'en faire un ami ; puis... II.—...pendant que le cerbère apprivoisé dévore gloutonnement l'os, il lui introduit l'extrémité caudale dans la hausse d'un tuyau d'arrosoir, place le susdit en batterie, ouvre le robinet et file.



III.—Madame Laflasso, la maîtresse de Fido, vient d'apercevoir son chien rongeur et comme elle craint qu'il ne contracte une indigestion, l'appelle... IV.—...Fido a obéi, quoiqu'à regret et la suite prouve que Pit, s'il s'engage dans la milice américaine, fera un artilleur très convenable qu'on pourra employer à Matanzas.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



TOURELLE-AVANT ET MAT DE COMBAT DU "BROOKLYN".



La guerre hispano-américaine vient à peine de commencer et déjà des flots d'ore ont coulé.

Chacun a scruté les reins des belligérants, ce ne sont que nomenclatures plus ou moins exactes des forces respectives en troupes, en vaisseaux, en canons.

Chacun sait que l'Espagne, comparée à son puissant adversaire, est dans un état d'infériorité qui aurait dû, si les sentiments généreux pouvaient encore être de mise en cette fin de siècle pratique et terre à terre, faire réfléchir les Etats-Unis, ce colosse de force, de santé qui, par ses 70,000,000 d'habitants, son commerce prospère, sa pléthore de richesses, domine, de si haut, la pauvre petite Ibérie aux 18,000,000

d'habitants, aux budgets constamment en déficit.

Mais si l'homme est le plus maléfique des animaux, quand il est seul, il ne paraît pas que la collectivité ait beaucoup réussi à l'améliorer et le sauvage cruel qui, paraît-il, existait en chacun de nous, ne paraît pas avoir été suffisamment annihilé dans les discussions parlementaires ayant précédé la prise d'armes actuelle. Enfin, la parole est au canon et c'est à cette voix brutale, plutôt qu'à la sagesse et à la douce philosophie, que cha-

acun semble se diriger. Parlons donc de la guerre tout en souhaitant qu'elle soit courte, le moins possible meurtrière et qu'une série de concessions mutuelles, s'il en est encore au monde, puisse arrêter l'effusion du sang humain.

Si la guerre a éclaté, abstraction faite des bonnes, médiocres et quelquefois mauvaises raisons, invoquées de part et d'autre pour en soutenir l'opportunité, une grande part doit en revenir aux journaux outranciers, à ce que l'on a appelé la "presse jaune" qui, à New-York principalement, mais en général dans tous les coins des Etats-Unis, a chanté l'antienne d'une déclaration de guerre, immédiate, brutale, sans aucune des formes auxquelles nous avait habitués la diplomatie moderne et qui, par sa violence, rend souvent impossible, pour l'adversaire, l'admission de certains accommodements grâce auxquels la paix eut peut-être été possible.

Une grande part de responsabilité revient donc à la presse jingoïste, dont les aggravations de langage dans la discussion, les fausses nouvelles ou tout au moins les exagérations dans celles existantes ont, en partie, amené la situation actuelle. A Key-West, en ce moment le centre militaire des opérations contre Cuba, se sont, depuis longtemps, réunis les correspondants des différents journaux tant américains qu'étrangers et l'on pourra juger, par la vue que nous donnons ci-contre, de l'animation présentée par leur centre de ralliement, — un café avec terrasse au bord de la mer, — toute cette dernière semaine.

C'est au milieu de la tropicale végétation du golfe du Mexique que les officiers de la flotte américaine et les correspondants des deux sexes de tous les journaux du monde, devisent des nouvelles du jour, sablant le champagne et les cocktails.

L'escadre de l'amiral Simpson maintiendra-t-elle le blocus de la Havane ou ira-t-elle rejoindre celle de l'amiral Shley pour s'élancer au devant de la flotte espagnole ?

Les mouvements extrêmement lents, indécis au premier aspect, de la flotte principale de l'Espagne, cachent-ils quelque sinistre combinaison ? Chi lo sa ? En attendant, les esprits s'énervent dans l'inaction et chacun demande avec anxiété que le drame continue afin que, le plus tôt possible, le rideau vienne s'abaisser sur une solution quelle qu'elle fut.

Le désastre supposé, — on peut bien employer ce vocable en l'absence de toute nouvelle officielle — qui a anéanti la flotte des espagnols aux îles Philippines a eu, dans les deux mondes, un immense retentissement.

Rien de bien topique pourtant dans le fait qu'une flotte composée de navires en partie modernes, munis d'une artillerie puissante, supérieure en tonnage à sa rivale de plus du double, eut pu avoir facilement raison, malgré le courage incontestable de leurs adversaires, d'une agglomération hétérogène de vieux bateaux de bois, insuffisamment armés et plus gênés par les forts que s'ils se fussent trouvés en pleine mer.

La véritable lutte, la seule qui dût présenter de l'intérêt ce sera celle entre la flotte espagnole, la vraie, qui traverse en ce moment l'Atlantique et celles réunies du golfe. C'est là qu'on pourra voir, si les circonstances sont favorables, de véritables et modernes navires aux prises avec d'autres navires à peu de chose près semblables ; les deux escadres lutteront dans des conditions à peu près normales et les paris pourront être ouverts entre les partisans des espagnols et ceux des américains.



LA "FLYING ESCADRE" SOUS LE COMMANDEMENT DU COMMODORE SCHLEY.



LE CAFÉ OU SE RÉUNISSENT, A KEY WEST, LES CORRESPONDANTS DE JOURNAUX.

Nous représentons, dans l'ordre adopté par la tactique navale, les navires américains filant à toute vapeur sur la mer immense.

Le spectacle est imposant et la masse des terribles cuirassés ne fait vraiment pas mauvais effet dans ce cadre immense, tout de ciel et d'eau, formé par l'Océan.

A droite se distingue, entre tous, l'imposante silhouette du *Brooklyn* dont les substructions métalliques, les tourelles et les mâts de combat ont un aspect des plus imposants.

Pourquoi faut-il que ces merveilles de l'industrie humaine soient employées à une œuvre de mort, et que les passions humaines bouillonnent dans ces léviathans des mers, plus fort encore que les vagues qui les portent, à la victoire, peut-être, peut-être aussi à la mort terrible qui est la caractéristique des modernes combats navals ?

Le *Brooklyn*, dont nous venons d'entretenir le lecteur, est l'un des plus beaux vaisseaux de la marine des Etats-Unis. L'aspect détaillé de la tourelle d'avant et du mâts de combat qui la surmonte en donnera un suffisant échantillon à nos lecteurs.

Il est sous le pavillon du commodore Schley et son armement est formidable. Il y a quelques jours, il courut le plus grand danger par suite d'une fausse manœuvre et put, à quelques pieds de distance seulement, parvenir à s'éloigner d'un de ses voisins d'escadre, sur lequel il était précipité par un faux coup de barre.

Quand on songe à la somme de précautions qu'exige la manœuvre d'un cuirassé, à quel risque l'expose la moindre négligence, si on se reporte à la catastrophe du cuirassé anglais *Victoria*, coulant à pic devant Alexandrie et engloutissant l'amiral et tout l'équipage, on ne peut que frémir et plaindre les marins couchant ainsi sur un volcan.

LOUIS PERRON.

LA VUE COURTE ET LE LONG NEZ

Un homme jouait au piquet, et se trouvait constamment importuné par un voisin à vue courte et à long nez. Pour se débarrasser de ce spectateur incommode, il prend son mouchoir et mouche le nez phénoménal en disant : " Ah ! pardon, monsieur, je l'avais pris pour le mien ! "

A PROPOS DE QUÊTE

Une dame quêtait pour une œuvre de bienfaisance. Elle présente la course à un richard, qui lui dit rudement :

" Je n'ai rien.

— Prenez, monsieur, répondit la dame avec un gracieux sourire, je quête pour les indigents."

Le richard, loin de se fâcher, eut le bon esprit de sourire à son tour, et de faire une aumône qui en valait la peine.

NOUVELLE ÉGLISE

M. l'abbé Arsène P. Dubuc, a dernièrement fait don à la Corporation Archépiscopale Catholique de Montréal, d'un grand terrain au Parc Amherst, de près de 200,000 pieds, pour des fins de culte et d'éducation. Grâce à cette donation généreuse, il sera possible d'ériger les établissements religieux qui sont absolument nécessaires pour la desserte de Villeroi et du Parc Amherst. Les braves paroissiens de l'Église de l'Enfant Jésus et des environs ont saisi cette occasion pour montrer leur générosité et prouver, de nouveau, leur dévouement à l'Église. Dans l'espace de quelques jours, les organisateurs de la corvée, MM. L. E. Jalbert, David Dépatie et Elie Prénoveau ont fait merveille, et jeudi dernier, le 28 avril, une longue procession de plus de soixante voitures chargées de pierre pour la nouvelle église, précédée d'un corps de musique et de plusieurs équipages particuliers, se rendait, après avoir parcouru les principales rues de la ville St-Louis, jusqu'au terrain donné par le Rev. M. Dubuc, où un grand nombre des résidents du Parc Amherst,

du Boulevard St-Denis, de Villeroi et des environs attendaient pour les recevoir.

M. le Grand Vicair Racicot représentait Sa Grandeur Mgr Bruchesi, qui n'avait pu assister et était entouré, sur l'estrade, des Rev. MM. A. P. Dabuc, Lépailleur, curé de St-Louis du Mile Est; Jos. Picotto, N. Morin, curé de St-Edouard; de l'échevin Prénoveau, représentant le maire l'Éfontaino, de M. G. Ménard, maire de Bordeaux; du maire Villeneuve, ville St-Louis; Th. S. Gauthier, président; Fred. E. Nelson, vice-président et C. C. E. Bouthillier, secrétaire-trésorier de la Compagnie des Terres du Parc Amherst; de l'échevin Martel, ville St-Louis; V. Roy, A. Contant, N. H. E. Jones, A. G. Gérard, surintendant du Parc Amherst; Arthur Beauchemin et A. Lemay, commissaires-ordonnateurs de la corvée; M. L. H. Jalbert agent principal du Parc Amherst; de l'échevin N. W. Lareau, M. Cyrille A. Gervais et plusieurs autres.

Une adresse qui devait être présentée à Sa Grandeur Mgr Bruchesi, a été lue et M. le Chanoine Racicot remercia chaleureusement au nom de Sa Grandeur, les paroissiens de l'Enfant Jésus, pour le don généreux qu'ils venaient de faire, pour aider à l'érection de la nouvelle église, sur le magnifique site choisi par le donateur du terrain et annonça à la foule qui se pressait autour de l'estrade, qu'elle aurait bientôt le bonheur de voir Sa Grandeur à l'occasion d'une autre démonstration qui aura lieu bientôt au même endroit.

Des discours furent aussi prononcés par le Rev. M. Lépailleur, MM. Ph. L. Gauthier et M. Gardien Ménard, maire de Bordeaux, après quoi des rafraichissements furent servis dans les bureaux de la Compagnie des Terres du Parc Amherst.

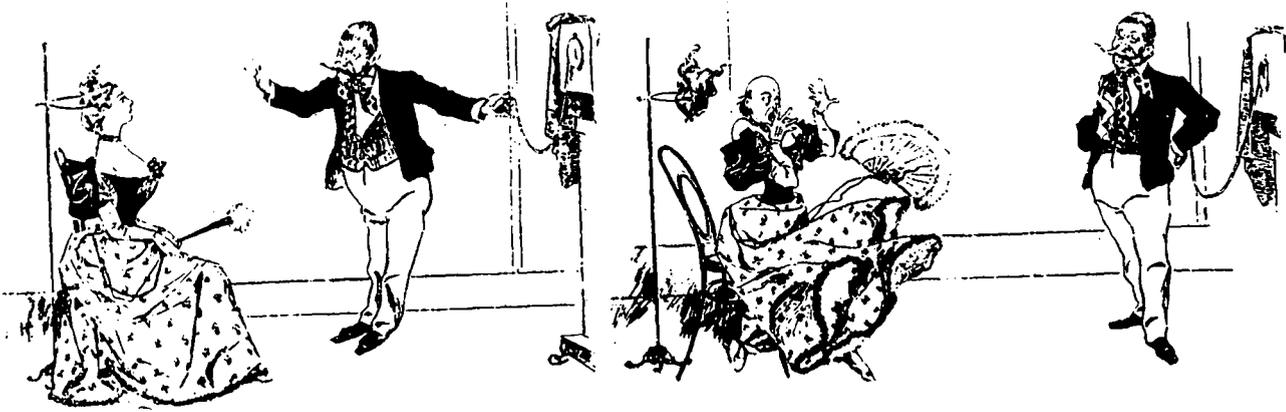
LE ROI DES ANIMAUX



Le maître d'école. — Vous voyez, mes enfants, ce superbe et majestueux lion. Sa voix jette la terreur, un seul coup de sa redoutable griffe abat un taureau. C'est bien véritablement le roi des animaux.

CONSEIL DÉSASTREUX

CHOSE CLAIRE ¶



I
Le photographe. — Et maintenant, mademoiselle, la pose est bonne ; inclinez seulement un peu votre tête sur le côté...

II
Ce qu'on appelle un vrai désastre.

Le magistrat. — Vous êtes accusé d'avoir assailli, la nuit, dans une rue déserte, le plaignant ici présent ; de l'avoir violemment frappé, jeté à terre et dépouillé de tout ce qu'il avait de valeurs sur lui, sauf sa montre en or. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Le prisonnier. — Vous êtes bien certain, Votre Honneur, que monsieur avait sur lui, cette nuit-là, une montre en or ?

Le magistrat. — Certainement.

Le prisonnier. — Alors

la chose est bien claire, je plaide insanité.

IMPRESSIONS D'ALGÉRIE

LES FAUCONS CHASSENT

Drapés très fièrement dans leur burnous de laine
 Aux atours chatoyants et parfois somptueux,
 Les fauconniers du Sud galopent dans la plaine
 Et les faucons dressés s'envolent vers les cieux !

Ils planent, les faucons ! et dardent leurs grands yeux
 Des gourbis de chez nous à la ville lointaine ;
 Puis scrutant quelque temps la campagne prochaine,
 Ils s'élancent soudain d'un vol impétueux !

Des profondeurs du ciel, accourus très rapides,
 Ils fondent vers le sol, les rapaces avides,
 Décharnant le gibier qui se cache ou s'enfuit !

Les grands faucons, oiseaux de proie, oiseaux d'envie,
 Sont pareils aux douleurs qui, semant notre vie
 S'élancent sur notre âme et la peuplent de nuit !

AUGUSTIN D'AVILAR.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

— Eh bien, mon cher, il paraît que vous allez être papa ? Toutes mes félicitations !

— Merci, merci. Oui, je vais être père et tout me fait espérer que ça va être un garçon.

— Un garçon ! refélicitations. Et qu'en ferons nous de ce gas-là ?

— Oh, j'ai bien envie de le faire passer par l'École Normale. Vous savez, ça mène à tout, comme le journalisme.

— Vous avez l'armée...

— Evidemment. Seulement, ça n'est pas très bien payé, c'est dangereux... on est tué quelquefois...

— Il y a la médecine ?

— Très encombrée ; ainsi, j'ai neuf médecins dans ma maison et ils en sont réduits à se soigner les uns les autres. Non, décidément, pas médecin, ça ne paie plus.

— Et commerçant ?...

— Commerçant ! Pouah ! Les grands magasins absorbent les petits. Il n'y a pas d'eau à boire là-dedans.

— Député ?...

— Ah non, par exemple, je veux que mon fils travaille sérieusement. Et puis c'est très mal porté, de nos jours. Ou vous traite de fripouille, de vendu, de crétin. Et tout ça pour vingt-cinq francs par jour. Non, décidément, pas de politique.

— Et journaliste !...

— Cela me plairait assez, on a des entrées gratuites dans les théâtres ; mais il aura le temps de se diriger par là, s'il ne trouve pas autre chose à faire.

— La Bourse ?...

— Certainement... mais encore faut-il être capable de mettre les gens dedans ; sans ça, rien à faire.

— Artiste ?...

— Ça gagne beaucoup par le temps qui court, surtout en travaillant pour l'Amérique ; mais il faut du talent... et dame... ça n'est pas héréditaire. J'en ai eu, il n'en aura peut-être pas...

— Explorateur ?

— Je ne tiens pas du tout à ce que mon fils se fasse remarquer... Et, tout bien réfléchi, je pense qu'il...

La domestique entrant en coup de vent :

— Monsieur, Monsieur, ne vous préoccupez plus, c'est une fille !

PARISIEN.

O POÉSIE !

Lui (les yeux au ciel). — C'est l'amour qui fait marcher le monde.

Elle. — Mais c'est la richesse qui graisse les essieux.

SOULAGEMENT INSTANTANÉ

Le nouveau docteur (radieux). — Je suis très, très satisfait, car j'ai obtenu un grand succès avec mon premier malade.

Le vieux docteur. — Vraiment ! De quoi l'avez-vous soulagé ?

Le nouveau docteur. — De dix dollars.

DE LA PATIENCE

Boireau. — J'en ai assez aussi, de mener une vie pareille, une vraie vie de chien !

L'arpin. — N'en fais pas de cas, mon cher ; ton jour viendra.

AMÉNITÉS

Madame (grognant). — Après tout, cela n'a rien d'étonnant, tu as toujours été un trouve-malheur.

Monsieur (très calme). — C'est sans doute pour cela, ma chère amie, que je t'ai épousée.

NOTABLE DIFFÉRENCE

Le petit Louis. — Dis, papa, qu'est-ce que c'est que cette machine là avec des cadrans ?

Le papa. — Ça, mon chéri, c'est un compteur à gaz.

Le petit Louis. — Et c'est ça qui dit la quantité de gaz que nous avons brûlé ?

Le papa. — Non, mon garçon, mais la quantité que nous avons à payer.

Après les bienfaits, les noms propres et les dates sont les choses qui s'oublient le plus facilement. — G.-M. VALTOUR.

PAS SA FAUTE



Le pasteur (sévèrement). — O'Donnell, vous devriez avoir honte de vous-même. Comment pouvez-vous ne jamais sentir quand vous en avez assez ?

O'Donnell. — C'est vrai, mon... révérend... je ne le sais jamais ; mais ça n'est... pas de ma faute. Je suis insensible.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LA MÈRE SANS ENFANTS

XXII

(Suite)



Cette scène était éclairée d'une lumière fausse, presque sinistre... (P. 11, col. 1.)

Et ce fut lorsqu'ils dormaient presque, debout et chancelants, les yeux appesantis, les paupières lourdes, qu'ils eurent l'intuition d'apercevoir, quand même, vaguement, sous la lumière décroissante de la lune, des ombres qui rôdaient de l'autre côté du pont-levis, à la lisière du parc.

Elles s'accroupissaient, ces ombres, rampaient, se cachaient, se relevaient soudain pour se jeter derrière un arbre, derrière un buisson, derrière un massif.

Ils se réveillèrent en jetant un cri :

— Fanchon !

— Bernard !

Déjà, ils étaient l'un auprès de l'autre.

Mais devant eux, jusqu'au parc, rien que la solitude. Les ombres avaient disparu.

Ou plutôt n'avaient-ils pas rêvé ?

Y avait-il eu véritablement des ombres ?

Jusqu'à l'aube, ils restèrent là, et ne tombèrent, harassés, sur leur lit, dormant d'un sommeil de plomb, que lorsqu'ils virent poindre au-dessus des arbres les premières lueurs grises du matin.

Dès lors, ils savaient qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Le lendemain, on eut de la peine à les tirer de leur lit.

La bonne Bathilde gronda :

— Eh bien ? Eh bien ? En voilà des paresseux !

Ils avaient les yeux gonflés.

— Vous n'êtes pas malades, au moins ?

Et pendant un quart d'heure, elle alla, inquiète, de la chambre de Georget à la chambre de Fanchon.

Les enfants n'eurent pas de peine à calmer ses inquiétudes.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seul :

— Nous avons rêvé, vois-tu ? dit Georget.

— Oui, je le crois comme toi. . . .

Ces ombres entrevues, ils ne se les rappelaient même que très vaguement, comme si elles ne leur étaient apparues que dans un

songe, que dans un cauchemar amené par leurs préoccupations de la journée.

Dans l'après-midi, ils allèrent au parc.

Mais ils eurent beau écouter les bruits lointains du village de Chaumont, ils n'entendirent plus le fameux air de Thomas Anspach.

Lorsqu'ils revinrent à la Lézardière, ils avaient repris leur sérénité et leur insouciance.

Pendant les deux jours qui suivirent, rien ne vint donner une apparence de raison aux craintes de Georget.

Le troisième jour, Girodias, lorsque la journée fut finie, au lieu de rentrer dans son cabinet de travail comme il faisait chaque soir pour y passer une partie de la nuit, resta avec les enfants dans le salon de la Lézardière.

Il semblait triste et occupé.

Les enfants ne furent pas longtemps sans le remarquer.

Et gentiment ils lui demandèrent s'il était malade.

Ils les rassura.

— Non, mes chers enfants, je suis ni fatigué, ni souffrant. Et pourtant, je ne sais pourquoi, je ne me sens pas à mon aise. . . J'ai comme des pressentiments d'un malheur prochain. . . Quel malheur ? D'où viendrait-il ? Et cela m'attriste d'autant plus que tout ce qui m'atteindrait vous frapperait aussi. . . Ah ! s'il ne s'agissait que de moi ! !

Georget et Fanchon se regardèrent.

Est-ce que Girodias avait deviné, comme Georget l'avait cru, la présence des bandits dans les environs ?

— Tout cela, c'est de l'enfantillage, murmura le vieillard. . . je ne suis pas une femme pour croire ainsi aux pressentiments. . . Ah ! si c'était Bathilde, je comprendrais.

Il sourit, les attira auprès de lui et les embrassa.

— Puisque j'ai des idées noires, Fanchon, c'est à toi de les dissiper, ma chérie. Va chercher ta vieille et chante-moi quelque une des dernières chansons que je t'ai apprises. . . .

— Oui, père.

Fanchon sortit, courut dans sa chambre.

La nuit était venue, mais sachant où était l'instrument elle ne prit point la peine d'allumer une bougie pour le chercher.

La fenêtre était ouverte, la lune brillait.

Encore sous l'impression de la tristesse du père et de tout ce que Bernard lui avait raconté ces jours précédents, elle s'arrêta tout à coup devant cette fenêtre avec la sensation qu'elle aussi, en cet instant-là, venait d'apercevoir des ombres qui se mouvaient, qui glissaient dans les arbres, à la bordure du parc.

Cela avait été très fugitif et pourtant l'avait frappé.

Elle revint à la fenêtre, se pencha, regarda.

Rien, le vent, un vent très doux faisait pencher la cime des arbres et ce qu'elle avait pris pour des fantômes redoutables, était bien des ombres, en effet, mais les ombres des branches feuillues que balançait le souffle chaud de cette nuit d'été.

Elle redescendit au salon.

— Comme tu as été longtemps ! dit Girodias. . . Est-ce que tu ne trouvais pas ta vieille ?

— Oh ! si, père.

Elle ne voulut pas dire qu'elle avait eu peur.

Girodias prit l'instrument, le considéra avec silence.

Il revoyait sa mère, Fanchon la Vieilleuse, portant à son cou l'instrument rustique, Fanchon dans toute sa vogue, toute sa renommée, toute sa gloire.

Il soupira.

Il passa la vieille au cou de l'enfant, comme il avait fait une fois, lorsqu'ils avaient pris part au concert de la villa Sommorive.

— Je te la donne ! dit-il. . . Si jamais je viens à vous manquer, ainsi que je l'ai dit déjà, que ce pauvre instrument soit ta sauvegarde. . . Bernard, lui, est un homme. . . il aura moins que toi des dangers à courir. . . Toi, veille sur ta vie, garde cet instrument qui te portera bonheur. . . aussi longtemps que tu l'auras près de toi, il me semble que tu n'auras rien à craindre de la vie. . . si tu venais à le perdre ou à le mépriser, alors, j'aurais peur pour toi. . . .

Et lui caressant les cheveux, il ajouta, répétant le conseil autrefois donné avec une si tendre insistance :

— Garde-la précieusement. Elle te protégera. . . sois bonne pour tous et tu deviendras riche. . . reste sage et tu seras heureuse.

Il garda le silence pendant quelques minutes, la tête renversée en arrière, sur le dos de son fauteuil.

On eût dit qu'il dormait.

Il ne dormait pas, cependant, car il dit tout à coup :

— Chante, mon enfant, je me sens triste. . . .

Alors, Fanchon se mit à genoux, sur un tabouret, entre Georget et le bon et doux vieillard.

Et elle chanta :

Quand l'oiseau vers, les cieux
S'envole gracieux

Et que sa vue s'éveille
Avec l'aube vermeille,
Qui soupire pour toi ?
C'est moi...

Quand, au milieu du jour,
Rêvant à son amour
Tourterelle gentille
Gémit dans la charmillie
Qui ne pense qu'à toi ?
C'est moi !...

Angé, lorsque le soir
Etend son voile noir,
Quand la douce prière
S'élève de la terre,
Oh ! qui prie avec toi ?
C'est moi !

Lorsque tout est sans bruit,
A l'heure où, dans la nuit,
Notre étoile scintille,
Et quand la lune brille,
Qui ne cherche que toi ?
C'est moi !

Elle se tut. Et les deux enfants considéraient le vieillard avec tendresse. Il avait les yeux fermés, le visage très calme et l'on entendait, de ses lèvres entr'ouvertes, sortir sa respiration calme et régulière.

Il s'était endormi aux derniers vers.

Il s'agenouillèrent devant lui, respectant son sommeil.

Mais le silence, bientôt, le réveilla.

Et il leur sourit avec bonté.

—Allons, mes enfants, leur dit-il, voici qu'il se fait tard... moi je vais rentrer dans mon cabinet où j'ai un petit travail à terminer... Vous, allez dormir...

Il les embrassa :

—A demain, enfants, à demain...

Et à Fanchon :

—Tu vois ? me voici remis. Je ne suis plus triste. Ta chanson m'a fait du bien, gentille petite sorcière.

Les deux enfants remontèrent chez eux pendant que le vieillard se dirigeait vers son cabinet de travail. Presque aussitôt, ils l'aperçurent qui, lui-même, comme d'habitude et sans l'aide de Bathilde, allumait ses lampes. Bathilde se couchait dès qu'elle avait sa vaisselle lavée. Et la Lézardière dormait alors d'un profond sommeil. Au bout du jardin, vers le parc, était une petite maisonnette enfouie dans la verdure qui servait de logement au jardinier. Le jardinier, qui était veuf et n'avait point d'enfants, s'en allait régulièrement faire sa partie de cartes au village de Chaumont, lorsque sa journée était finie. Il rentrait vers dix heures, suivant toujours le même chemin et ne faisant pas le lendemain un pas de plus que la veille.

Ce jardinier s'appelait le père Salmon.

Comme tous les soirs, Fanchon et Georget se penchèrent à leur fenêtre et crièrent à Girodias dans son cabinet :

—Bonne nuit, père !

Et de son cabinet, le vieillard répondit :

—Bonne nuit, dormez bien, mes enfants !

Les enfants fermèrent les fenêtres.

—Bonsoir, Fanchon.

—Bonsoir, Bernard.

Ils s'embrassèrent, chacun d'eux entra dans sa chambre.

Avant de se déshabiller, Fanchon souleva le coin de son rideau pour regarder encore vers le parc, en se souvenant de ce qu'elle avait cru voir dans la soirée.

Le calme le plus profond régnait partout.

Le vent même s'était complètement apaisé.

Le ciel s'était chargé de gros nuages plombés et la chaleur était devenue très lourde.

Parfois, un éclair illuminait la nuit.

Les enfants avaient peur de l'orage.

—Est-ce que tu crois qu'il va tonner ? cria Fanchon.

—Non, non, ça ne sera rien, dit Georget pour la rassurer, alors qu'il était loin d'être rassuré lui-même...

Pendant une heure, en effet, il n'y eut que des éclairs, mais le ciel était de plus en plus sombre, sillonné seulement de traits de feu. Ils avaient fini par s'endormir, sur leur lit, sans se déshabiller, dans la frayeur de la foudre, prêts à chercher refuge et protection l'un auprès de l'autre, ainsi qu'ils avaient coutume de faire, si l'orage éclatait. Et c'est ainsi que la sommeil était venu.

Combien de temps dura le sommeil ?

Ils ne purent l'apprécier ; un violent coup de tonnerre les réveilla en sursaut.

Un instant Georget se tint immobile dans son lit.

Mais il entendit Fanchon qui pleurait.

—Fanchon, veux-tu que j'aille auprès de toi ?

—Oui, Bernard, j'ai peur...

Il la trouva debout, dans sa chambre, voilant ses yeux pour ne plus voir les éclairs ou se bouchant les oreilles pour ne plus entendre la foudre.

Lorsqu'ils se retrouvaient ensemble, toute peur disparaissait.

Au bout de cinq minutes ils riaient, se moquant d'eux-mêmes.

La foudre grondait pourtant sans interruption et les ténèbres semblaient éclairée par un incendie formidable.

Georget dit, faisant le brave :

—Il ne faut pas avoir peur. Tiens, regarde, moi je ne tremble pas.

Et il alla écarter les rideaux pour mieux voir les éclairs en face.

—Tiens, père n'est pas couché.

Ils songèrent alors à consulter une petite pendule qui se trouvait dans la chambre de Georget.

Il était dix heures et demie.

Girodias travaillait encore, en effet, car il y avait de la lumière dans son cabinet et sa silhouette apparaissait de temps à autre devant les fenêtres fermées. Il se promenait la tête baissée, les mains derrière le dos.

La pluie tombait en cataractes et inonda en un instant les pelouses et les avenues sablées et l'on entendit le glou-glou de toutes les gouttières.

Georget restait à la fenêtre.

On eût dit que quelque chose le retenait là, invinciblement.

—Ne te tiens pas devant la fenêtre, Bernard, dit la fillette. Les éclairs, ça peut te faire beaucoup de mal aux yeux...

Elle s'interrompit.

Georget venait de répondre par un cri étouffé. Il s'écartait de la fenêtre, pris d'un tremblement convulsif, étendant les mains comme pour écarter une vision horrible, blême et les yeux fous de terreur.

—Tu vois ! Tu vois ! Ça t'a fait mal !

Et Fanchon se précipita vers lui.

Il voulut parler. Ses dents serrées refusèrent de laisser passer aucun son. Fanchon l'entoura de ses deux bras.

—Où souffres-tu ? Dis vite... je vais appeler notre père...

Il la retint. Ce mot lui avait rendu sa présence d'asprit.

—Là ! Là ! sais-tu ? Dans un éclair ? Quel est l'homme que j'ai vu ? sous nos fenêtres ? Tout près...

—Qui ? Oh ! mon Dieu, parle ! parle !

—Thomas Anspach !

—C'est impossible.

—Je le jure, dit Georget avec énergie... Et sais-tu qui j'ai vu, plus loin, dans un autres éclair, qui j'ai vu, sous les fenêtres de notre père, regardant, écoutant, préparant sans doute quelque épouvantable forfait ?...

—Parle, Bernard, parle !

—Lüber... et une vieille... la vieille Hartmann...

—Tu t'es trompé...

—Non, je les ai reconnus... Tiens, regarde toi-même...

Elle courut à la fenêtre. Les éclairs étaient si pressés, si rapides, qu'elle n'eut pas besoin d'attendre longtemps. Mais elle eut beau regarder, écarquiller les yeux. Elle ne vit rien.

—Je savais bien que tu te trompais... ce sont tes visions de l'autre jour qui te remontent à la tête parce que tu as peur de l'orage... Il n'y a personne... Viens voir...

Georget s'approcha. Les éclairs illuminaient le jardin. Et il constata avec surprise que le jardin était vide.

—Pourtant j'ai bien vu ! murmura-t-il... Je t'assure... Je ne suis pas fou... Anspach était là, tout près, devant nous... et les deux autres examinaient les fenêtres de notre père... Je les ai reconnus, je te le jure... Même, ils avaient tous les trois de grands manteaux... et la vieille, au moment où je l'apercevais, était en train de rabaisser le capuchon par-dessus sa tête... Tu vois ? C'est un détail, ça... Je ne pourrais pas l'inventer... C'est Anspach et sa bande... Il nous ont découverts... Nous sommes perdus...
—Il faut prévenir notre père, alors.

Fé Fanchon frissonnait, car cette fois elle ne doutait plus.

—Oui, oui, il faut... il faut...

Il s'interrompit, les yeux fixés sur le cabinet de Girodias.

—Il vient d'éteindre ses lampes, dit-il.

Mais, tout à coup, il y eut un grand bruit de vitres cassées.

En même temps, un cri strident, prolongé, lugubre, éclatant dans cette nuit sinistre, entre deux grondements de la foudre.

—A moi ! A moi !! Au secours !!

—Mon Dieu ! firent les enfants.

Georget ouvrit la fenêtre.

—Au secours ! au secours !!

Et les éclairs montrèrent soudain un spectacle terrible : Girodias aux prises avec deux hommes que Georget reconnaît : Lüber et Thomas Anspach ! Le vieillard, encore debout, se débat contre eux, malgré sa faiblesse. Ce sont eux qui ont éteint les lampes en entrant brusquement dans son cabinet. Mais c'est lui qui a brisé la fenêtre avec ses poings pour donner l'alarme.

—Au secours ! A moi ! On me tue ! On me tue !!

Les éclairs illuminent cet effrayant spectacle.

Les enfants voudraient voler à son secours. Hélas ! ils sont pris d'un tremblement nerveux, d'une faiblesse qui leur enlève la voix, qui leur coupe les jambes. Ils se sont écroulés, éperdus, fous de terreur, dans l'impossibilité absolue de faire le moindre mouvement. Leurs dents claquent avec un bruit sourd. Leur respiration sort de leurs lèvres, rauque, pareille à un râle. Ils sentent que c'est fini et que pour eux aussi la dernière heure est venue !...

Et c'est ainsi, comme en un rêve — et quel cauchemard ! — qu'ils entendent un bruit de pas précipités, tout près d'eux, dans le corridor. Des sabots résonnent sur le plancher.

En même temps, un coup de feu retentit.

Et une voix :

—Ah ! canaille ! je t'ai manqué... mais je ne manquerai pas les autres...

Ils ont reconnu la voix du Père Salmon, du jardinier.

Alors, cela leur rend des forces.

Et ils crient eux aussi :

—Au secours ! au secours !!

Puis, ils se précipitent dans la couloir, qu'ils traversent en courant, gagnant le corps de bâtiment où se trouve le cabinet de travail de Girodias.

Là un affreux spectacle :

Dans cette pièce encombrée de livres de science, où Girodias aimait tant se recueillir et à travailler, un inénarrable désordre.

Le bureau et les chaises son renversés.

Les papiers épars sur le sol, avec des amoncellements de livres sur lesquels on a piétiné.

Les deux lampes gisent par terre, les verres brisés.

Tout témoigne d'une lutte rapide, violente, mortelle.

Et au milieu de ce désordre, étendu sur le dos, le visage bleui, les yeux gonflés et fixes, Girodias, immobile.

Puis, près du seuil, un homme grand, maigre, en tient en respect un autre qui semble s'accroupir dans le fond de la pièce comme s'il voulait s'élaner d'un bond de bête fauve.

Il le tient en respect, le revolver au poing.

L'un, c'est le jardinier Salmon.

Le prisonnier dont les yeux sont sanglants de haine farouche et d'épouvante, c'est Lüber, le complice de Thomas Anspach.

Anspach a disparu par la fenêtre.

Il a fui avec la vieille Hartmann en essayant un coup de revolver envoyé par Salmon qui l'a manqué.

La vieille était resté en bas, cachée dans les arbres, à faire le guet ; aux cris poussés par Girodias agonisant, Salmon, qui rentrait du village selon son habitude, avait pris l'éveil, s'était armé d'un revolver et était accouru. La vieille l'avait vu passer et d'un coup de sifflet strident elle avait averti Anspach et Lüber.

Anspach seul avait pu fuir.

L'autre était pris.

Et cette scène était éclairée d'une lumière fausse, presque sinistre, par Bathilde tremblante qui était accourue, elle aussi, une lanterne à la main.

Les deux enfants virent tout cela d'un coup d'œil.

Et ils se précipitèrent vers Girodias étendu avec des cris de terreur, l'enveloppèrent de leurs petits bras, l'appelant :

—Père ! Père ! nous sommes près de toi... il n'y a plus de danger... Reviens à toi !... Père ! !...

Bathilde posa sa lanterne sur un guéridon qu'elle releva.

Elle s'approcha de son maître, elle aussi tremblant bien fort.

Salmon, debout, le revolver braqué, ne perdait pas de vue le bandit prisonnier, guettant son regard, son moindre geste.

Mais les enfants eurent beau embrasser Girodias.

Bathilde eut beau lui prodiguer des soins...

Girodias était mort, étranglé, malgré la désespérance de sa résistance, sous la puissante main de Thomas Anspach...

Il était mort, le doux vieillard, sans avoir pu embrasser une dernière et suprême fois les deux enfants qu'il avait tant aimés !

Alors, quand ils eurent compris cette catastrophe, Fanchon et Georget éclatèrent en cris nerveux, en sanglots convulsifs.

Étendus sur ce corps éternellement immobile, ils l'étreignaient et le conviaient de baisers, l'appelant des noms les plus tendres.

Salmon surmonta sa douleur.

Hélas ! maintenant tout était fini.

—Bathilde, dit-il à la vieille bonne, il faut m'aider avant tout à ligotter ce misérable et à le mettre en lieu sûr... Ensuite, nous songerons à prévenir la gendarmerie... allez me chercher des cordes solides, ma pauvre vieille, allez tout de suite... vous en trouverez chez moi dans le tiroir de gauche de la commode, près du lit...

Bathilde obéit, les yeux aveuglés par les larmes, trébuchant.

Elle revint quelques minutes après.

—Bon, dit le jardinier, posez le paquet de cordes là, près de moi. Je ne quitte pas de l'œil le prisonnier... Vous n'avez rien à redouter... Approchez-vous de lui...

Bathilde n'osait...

—Vous ne voulez donc pas que notre pauvre vieux maître soit vengé ? allons, du courage !

Ce mot suffit pour en donner à Bathilde.

Elle s'approcha du bandit ; celui-ci, du reste, comprenait que toute résistance était inutile, car Salmon avait eu soin de se placer devant la fenêtre ; il ne bougea pas.

—Fouillez-le, Bathilde... il doit avoir des armes...

En effet, la bonne retira de l'une des poches un couteau-poignard, long, à large lame effilée, aiguë, mortelle... Il n'avait pas de gaine et était tout ouvert...

Ce fut tout ce qu'elle trouva.

—A présent, dit Salmon, pendant que je le tiens en respect, tâchez de lui attacher, comme vous pourrez, les bras et les jambes, n'importe comment. Le principal, c'est d'empêcher toute tentative de fuite. Je me charge, après, de serrer les nœuds des jambes et des bras tant et si bien que le diable lui-même ne les dénouerait pas.

Bathilde obéit encore. Le bandit, sous le canon du revolver braqué sur son crâne, se laissa ligotter.

Alors, Salmon mit le revolver dans sa poche.

Il resserra les nœuds, roula la corde autour du misérable de manière à ce que tout mouvement lui fût interdit.

Lüber le considérait avec des regards ensanglantés.

—Ah ! si tes yeux étaient des pistolets, hein ? mon homme...

Rassuré de ce côté, il s'approcha de Girodias, se mit à genoux. Récita une prière.

Puis, se relevant :

—Je cours prévenir la gendarmerie... Je crois que vous n'avez rien à craindre... Les autres n'auront pas l'idée de revenir... ils doivent en ce moment courir par les bois... Cependant, pour plus de sûreté, je vous laisse le revolver... Monsieur Bernard, je vous ai vu plusieurs fois tirer dans le jardin... vous ne seriez donc pas embarrassé pour vous en servir... Le voici...

Georget murmura :

—Non, non, nous n'aurons pas peur... Allez, allez... et revenez avec le médecin...

—Ah ? dit Salmon se parlant à lui-même, un médecin, c'est bien inutile. Enfin, je le ramènerai tout de même... On ne sait pas...

L'orage diminuait. Les grondements du tonnerre s'éloignaient vers la vallée de la Loire et les nuages, en s'éparpillant dans le ciel, laissaient la lune, par intervalles, éclairer la campagne. La pluie avait cessé. Il n'y avait plus que celle qui tombait des arbres, secouée par le brusque passage d'un coup de vent.

Le jardinier prit sa course vers Chaumont.

Une demi-heure après, il revenait, accompagné des gendarmes. Ceux-ci firent leurs constatations, emmenèrent le prisonnier en prévenant Bathilde et Salmon que le parquet de Blois se présenterait certainement le lendemain dans la matinée pour son enquête.

Un médecin arriva presque aussitôt.

Mais il ne put que constater la mort. Tous les soins étaient inutiles. Déjà le cadavre était froid.

Du reste, l'enquête à laquelle on allait se livrer ne présentait ni difficultés, ni mystère.

Il y avait là un flagrant délit auquel on n'opposait aucun démenti possible.

Les enfants, de leur fenêtre, avaient assisté au crime.

Et Salmon avait surpris un des meurtriers.

Le signalement des autres, de Thomas Anspach et de Mario Hartmann, Fanchon et Georget le donnaient tout de suite. La gendarmerie avertie commençait, dès la même nuit, à battre les bois et la campagne voisine. Les bandits joueraient de bonheur s'ils n'étaient pas arrêtés.

Cette nuit de deuil s'écoula ainsi.

Les enfants et Bathilde prièrent auprès de Girodias, et le soleil levant les trouva à genoux devant le cadavre et ne s'étant pas couchés. Et en cette tristesse, tout à la perte qu'ils venaient de faire, frappés dans leur amour filial, leur propre intérêt était si éloigné de leurs préoccupations que pas une seule fois ils ne se demandèrent :

—Maintenant qu'il n'est plus, qu'allons-nous devenir ?

Quelqu'un leur aurait dit :

—Pauvres abandonnés ! Désormais la vie d'aventures recommence pour vous ! Désormais, c'est la misère et les expédients... Vous n'avez plus personne pour veiller sur vous, pour vous défendre. Vous n'avez plus personne à aimer et qui vous aime... Pauvres petits !... Pauvres délaissés !... Pauvres orphelins.

Ils n'auraient pas répondu.

Ils n'auraient pas compris !...

Le matin, le procureur impérial et le juge d'instruction du parquet de Blois descendirent de voiture devant la porte de la Lézardière.

Ils interrogèrent minutieusement Fanchon et Georget. Ceux-ci, au fur et à mesure des questions qui leur étaient adressées, dirent

raconter dans quelles circonstances ils avaient jadis été accueillis par le bon Girodias, après leur fuite de Bovernier.

Et, de là, ils dirent ce qu'ils savaient de leur histoire.

Les magistrats, étonnés de ce roman si dramatique, de cette odieuse intrigue si puissamment ourdie contre ces deux innocents, s'intéressaient à leur récit.

D'échelon en échelon ne pouvaient-ils, en effet, remonter jusqu'aux premiers auteurs de cette intrigue, jusqu'aux têtes qui inspiraient ces crimes ? S'ils n'avaient pas eu de base à leurs recherches, la tâche leur eût paru singulièrement ardue... Mais cette base ne leur manquait plus... Le premier échelon de l'échelle à remonter, ils le possédaient en Lüber, le complice d'Anspach et des autres.

Après avoir reçu les dépositions de Salmon et de Bathilde, dépositions également très importantes à cause du flagrant délit, le juge d'instruction signa le permis d'inhumation et laissa à leur douleur, à leur tristesse, les habitants de la Lézardière.

Ils remontèrent en voiture et se firent conduire à Chaumont ; à la gendarmerie, un gendarme seul restait pour le service de la surveillance des prisonniers.

Les trois autres avaient passé la nuit au dehors à battre la campagne, à la poursuite des bandits.

Ils n'étaient pas encore de retour.

Le premier soin des magistrats fut de faire envoyer des télégrammes dans toutes les directions, donnant le signalement des misérables, afin d'aider aux recherches des gendarmes.

Puis, ils firent amener Lüber en leur présence.

Lüber entra le regard en dessous, avec des manières cauteleuses.

Il osa à peine relever les yeux sur les magistrats.

Ceux-ci examinèrent pendant quelques minutes, en silence, le vagabond aux longs cheveux gris, à la tenue débraillée, à la chemise noire, au pantalon éfrangé sur les bottes.

—Joli échantillon, murmura l'un des deux.

Lüber supporta l'examen sans broncher.

Une grosse ride coupait son front et faisait tellement descendre les sourcils sur les yeux que ceux-ci étaient à peu près invisibles ; la bouche était large et forte, et le visage couvert de poils drus, courts, durs comme des épines d'ajoncs.

—Comment vous appelle-t-on ?

L'autre dit, d'une voix sourde, pareille à un grognement et dans un jargon moitié français, moitié tudesque :

—Je m'appelle Lüber. Vous le savez déjà.

—Votre âge ?

—Cinquante-huit ans.

—Votre profession ? Vos moyens d'existence ?

—Musicien ambulante.

—Oui, et par-dessus le marché voleur et assassin quand vous en trouvez l'occasion ?

L'autre ne répondit pas.

—D'où venez-vous ?

—D'un peu partout. Ma profession me conduit aujourd'hui dans un village, demain dans une ville... après-demain dans un autre autre pays... J'ai parcouru, de cette façon, l'Europe toute entière... Je me disposais à rentrer chez moi quand... l'accident de cette nuit est arrivé... .

—Vous êtes Allemand ?

—Je suis de la Pologne allemande.

—Vous avez été surpris cette nuit en flagrant délit de meurtre. L'aveu de votre crime nous est donc inutile. Cependant si vous nous disiez quels en furent les mobiles, cela prouverait chez vous quelque repentir dont la justice pourrait peut-être vous tenir compte... .

—Il est évident que je ne peux pas nier, puisque j'ai été pincé la main dans le sac.

—Vous vouliez dévaliser le château ?

Pas de réponse.

Le magistrat insista.

—Vous aviez également un autre but : celui de vous emparer des deux enfants recueillis par Girodias... de les enlever... de les emmener avec vous... L'un des deux, le petit garçon, a déjà fait autrefois, pendant plusieurs années, partie de votre bande... C'est aux enfants surtout que vous en vouliez ?

Lüber prit un air stupéfait et releva les yeux.

—Les enfants ? dit-il. Je ne sais pas ce que vous voulez dire... .

Le magistrat n'insista pas pour le moment. Il réservait pour tout à l'heure ses questions sur ce point délicat.

—Vous aviez des complices ?

—Non.

—A quoi bon nier ? Nous connaissons même les noms... Voyons, montrez quelque bonne volonté... .

—Eh bien, oui, j'avais des complices, dit-il rudement... Vous êtes là-dessus aussi bien renseigné que moi, puisque le maudit jardinier nous a surpris... Et puisque vous êtes renseignés, vous perdez votre temps à m'interroger... .

—Leurs noms ?

—Cherchez.

—Ils s'appellent Thomas Anspach et Marie Hartmann. Thomas Anspach est le chef de votre bande.

—Possible.

A cet instant, Lüber se mit à regarder le juge d'instruction d'un air inquiet, avec une ardente curiosité.

Le magistrat poursuivit :

—Lorsque vous avez rêvé tous les trois votre attentat contre la Lézardière, vous avez dû vous préparer quelque refuge, une retraite en cas d'insuccès. Voulez-vous nous dire où se cachent en ce moment vos deux complices ?

Les yeux du prisonnier brillèrent.

Il venait sans doute d'apprendre ce qu'il voulait savoir c'est-à-dire que Thomas et la vieille Hartmann n'avaient pas encore été découverts.

—Non, je ne vous le dirai pas... Du reste, je n'en sais rien... Ils doivent être loin à l'heure qu'il est, s'ils courent toujours !

—Racontez-nous comment vous vous êtes introduits à la Lézardière avec vos complices.

—C'est bien simple et je ne comprends pas en quoi cela peut vous amuser de l'apprendre. Depuis plusieurs jours nous étions dans le pays et nous combinions notre plan. Anspach et moi, nous avions relevé la place pendant les nuits précédentes et nous nous étions mis au courant des habitudes du château. Alors, hier, pendant l'orage, Anspach et moi nous avons fait sauter la serrure de la porte d'entrée et nous nous sommes introduits dans la maison pendant qu'au dehors, sous la pluie, la vieille faisait le guet. Anspach et moi nous voulions simplement voler... notre intention n'était pas de tuer M. Girodias... Mais Girodias s'est mis à crier quand nous nous sommes trouvés devant lui dans son cabinet... Alors il a bien fallu qu'Anspach qui le tenait à la gorge serrât un peu plus fort... Ce n'est pas notre faute... Le vieux a passé trop vite.

—M. Girodias vivait très simple et n'avait pas de fortune. Tout ce qu'il possédait était en rentes viagères et sa fortune disparaît avec lui... Il n'avait jamais chez lui d'argent que pour les besoins de son existence... Vous n'auriez rien trouvé à la Lézardière... Vous aviez un autre mobile... .

—Je vous ai déjà dit que non.

Le juge resta quelques secondes silencieux, sans doute pour ramasser en son esprit tous les détails de la dramatique histoire racontée par les enfants.

Il abordait la partie la plus délicate de son interrogatoire.

—Votre attentat contre Girodias, dit le juge d'instruction, n'avait pas seulement le vol pour mobile. Il résulte de la déposition des deux enfants recueillis par Girodias à la Lézardière, et surtout de la déposition de Bernard, que vous avez, vous et vos complices, un grand intérêt à vous emparer d'eux.

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

—Oui, vous allez essayer de nier. Mais ce que vous pourrez nier, ce sont les faits du passé. Bernard a fait, il y a quelques années, partie de votre bande. Vous avez parcouru avec lui certaines contrées de la France et la Corse. C'est en Corse que l'enfant a réussi à fuir, pour échapper aux mauvais traitements dont il était accablé... Ce sont là des faits... C'est l'évidence... il vous serait impossible de vous élever contre... .

Lüber garda le silence.

—A plusieurs reprises, lorsque Bernard eut pris ainsi la fuite, vous et vos complices, vous avez fait tous vos efforts pour redevenir maîtres de lui. Vous les avez poursuivis dans le défilé de la Santa-Regina, près de Calacuccia et même ils étaient retombés en votre pouvoir lorsqu'ils furent miraculeusement secourus... En France, mêmes événements... Anspach retrouve Bernard à Bovernier... Chez Catherine Devoissoud... et prépare contre lui et contre Fanchon un épouvantable crime... Bernard et Fanchon y échappent... Des années se passent. Il croient qu'enfin leurs persécuteurs les ont perdus de vue ou bien se sont lassés de les poursuivre, lorsque Anspach, Marie Hartmann et vous, vous reparaissiez tout à coup dans ce pays... Et presque aussitôt, vous y signalez votre présence par un crime horrible, sur un vieillard, sur le protecteur des enfants, que vous redoutiez sans doute et dont il fallait que vous vous débarrassiez afin de vous rendre maîtres de ses enfants adoptifs.

Même silence obstiné et farouche.

—A Bovernier, continuait le juge imperturbable, votre complice, le chef de votre bande, était accompagné d'un homme qui semblait lui donner des ordres, qui était le vrai chef, l'inspirateur véritable de toute cette intrigue... Cet homme, vous le connaissez ?

—Je ne le connais pas.

—Vous refusez de me dire son nom ?

—Je l'ignore. Malgré toute ma bonne volonté, je ne pourrais pas vous renseigner.

—Vous mentez ! Vous et vos deux complices, vous êtes les exécuteurs des ordres, quelsqu'ils soient, que vous donne cet homme. Depuis

de longues années, vous êtes en relations avec lui... qu'il vous ait ou non confié des secrets, ces secrets, vous les avez pénétrés, j'en suis sûr. Vous savez quel est l'enfant qui partageait jadis vos aventures et qui vous accompagnait malgré les coups. Vous savez d'où il venait, cet enfant ? Quel est-il ? Quel est son père ? Quel est sa mère ? Pourquoi vous a-t-il été confié ?

—Vous m'en demandez trop.

—Sa naissance était-elle illégitime et causait-elle quelque honte ? Ou bien dérangeait-elle quelque rêve d'ambition et de fortune ?

—Possible ! Possible !

—Voulez-vous parler ? Voulez-vous nous dire la vérité ?

—Non.

—Je vous demande seulement le nom de l'homme qui accompagnait Thomas Anspach à Bovernier...

—Parbleu ! si vous le saviez, la belle malice pour remonter jusqu'en haut et tenir les fils...

—Vous voyez bien que vous savez et que s'il vous plaisait de nous dire la vérité, rien ne vous serait plus facile.

—Je ne dis pas non.

—Alors, parlez ! parlez !

—Je veux bien.

Le magistrat réprima un geste de surprise joyeuse.

—Je vous écoute... La justice considérera vos révélations comme une marque de repentir...

Lüber haussa les épaules.

—Tout doux ! Tout doux ! Vous allez trop vite en besogne. Vous avez un grand intérêt à connaître la vérité...

—Pour faire justice... oui.

—Bon. Je vous rends donc service, à vous et à la justice, en vous faisant des révélations. Et bien ! les services, ça se paye... Ce que je veux, c'est un préte pour un rendu...

—A mon tour de ne pas vous comprendre, dit froidement le juge.

—Bon. Je vais être clair. Je veux la vie sauve.

—Votre vie ne dépend pas de moi.

—De qui ?

—Du jury qui vous jugera.

—Si je passe devant le jury, je suis sûr de mon affaire. Vous aurez beau me faire toutes les promesses du monde, le jury me condamnera à mort... Un flagrant délit, parbleu ! Il n'a pas tous les jours une pareille aubaine à se mettre sous la dent. Donc, je ne veux point passer devant le jury. Je ne veux pas être jugé.

—Ce que vous demandez est impossible.

—Non. Il y a des accommodement avec le ciel. Promettez-moi, sur votre honneur d'homme, de vous arranger, ce soir, de manière à ce que ma cellule reste ouverte, et je vous crois, j'ai foi dans votre parole et je dégoise tout ce que vous voulez.

—Non, ce que vous exigez est un crime, pour moi.

—N'oubliez pas que je puis vous renseigner, aussi bien que le ferait Anspach ou la vieille Hartmann. D'où vient l'enfant, je le sais. Son vrai nom, je le connais... Sa mère, son père, je puis vous les nommer... En un tour de main vous pouvez rendre ce garçon à sa famille... Et même je sais, au sujet de la petite Fanchon, des choses plus intéressantes encore et qui vous étonneraient bien, si je vous les racontais... Enfin, rien ne m'est plus facile que de vous mettre au courant... Seulement, service pour service, je l'ai dit... Je ne veux pas que l'on me juge...

Le magistrat secoua la tête.

—Vous serez jugé... et condamné...

—Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi je me mettrais en quatre pour vous faire plaisir...

—C'est votre dernier mot ?

—Oui... tant que vous ne m'aurez pas donné la parole que je vous demande... vous ne saurez rien, rien, rien.

Et il avait prononcé ce mot avec une énergie farouche.

Le juge se retourna vers le gendarme :

—Reconduisez-le au violon. Dans une heure, je l'interrogerai de nouveau. Vous l'emmènerez ensuite à Blois, à la maison d'arrêt, lorsque vos camarades seront rentrés à la gendarmerie.

Les deux magistrats reprirent le chemin de la Lézardière, pour y continuer leur enquête, interroger les enfants, espérant que quelque indice plus précis, plus particulier, les mettrait sur la piste de la vérité. Mais les enfants avaient dit tout ce qu'ils savaient.

A midi les gendarmes n'étaient pas encore rentrés.

Les magistrats attendirent.

Deux heures se passèrent encore.

Une dépêche arriva.

C'était le brigadier qui télégraphiait qu'il croyait être sur les traces de Thomas Anspach et de la vieille et qu'il ne croyait pas devoir abandonner la piste dans la crainte d'insuccès.

Alors les magistrats résolurent de rentrer à Blois.

—Vous nous amènerez le prisonnier demain matin, seulement, dirent-ils au gendarme qui rentrait.

Pendant qu'on attelait leur voiture, ils firent venir Lüber.

—Avez-vous réfléchi depuis ce matin ? Etes-vous revenu à de meilleurs sentiments ?

—Et vous ? dit Lüber avec insolence...

—Vous refusez de parler ?

—Non. C'est un marché que je vous propose. Vous n'en voulez pas. C'est entendu.

Le juge n'insista pas.

Lüber fut reconduit dans la cellule. Les magistrats partirent.

La journée s'écoula sans incident.

Vers dix heures du matin on avait donné à manger au prisonnier. Vers quatre heures du soir le gendarme lui apporta son dîner. Il jeta un coup d'œil dans la cellule et ne remarqua rien. Lüber, du reste, avait l'air très calme.

Quand il eut mangé, il se mit à chanter de toutes ses forces une chanson en allemand.

Le gendarme cogna à la porte.

—Eh ! l'ami, pas si fort, hein ? s'il vous plaît ?

Lüber n'y prit pas garde et continua :

Les gendarmes ne revinrent de leur tournée que le soir, harassés. Ils n'avaient pu rejoindre les fugitifs. Au moment de les atteindre, ils s'étaient égarés sur une fausse piste.

La nuit fut calme.

A dix heures, avant de se coucher, un gendarme de planton ouvrit la cellule, renouvela l'eau dans la cruche du prisonnier.

Celui-ci était couché sur la planche.

Il fit un mouvement en voyant entrer le gendarme et se retourna de l'autre côté en grognant.

Le gendarme referma la porte soigneusement.

—En voilà un vilain singe ! murmura-t-il.

A plusieurs reprises, pendant la nuit, il s'approcha de la cellule, il écouta, il ne perçut aucun bruit, si ce n'est, avant minuit, un ronflement sonore qui prouvait chez le misérable un calme d'esprit singulier ; après minuit, ce fut un silence complet.

Le matin, de bonne heure, à l'aube naissante, deux gendarmes s'apprêtèrent à conduire le prisonnier à Blois.

On ouvrit la cellule.

A l'un des barreaux de l'étroite ouverture qui laissait passer un peu de jour, Lüber, rigide, était pendu.

Il avait accroché son mouchoir à un barreau, avait fait un nœud coulant, était monté sur un escabeau, avait repoussé l'escabeau d'un coup de pied et il avait fait un saut dans l'éternité.

On se hâta de couper le mouchoir.

Le corps roula sur les dalles de la cellule.

Mais il était trop tard : ce n'était plus qu'un cadavre.

Lüber emportait avec lui le secret des enfants.

XXIII

Il fut impossible de retrouver Thomas Anspach et Mario Hartmann. On les suivit à la piste, pourtant, mais ils déjouaient les pièges avec une ruse diabolique.

On les perdit aux environs de la frontière belge.

La police estima qu'ils avaient dû entrer en Belgique pour, de là, regagner l'Allemagne.

On n'en eut plus aucune nouvelle.

Georget et Fanchon étaient encore à la Lézardière. Rien, en apparence, n'était changé à leur sort. Bathilde continuait de les soigner et s'occupait d'eux, et le jardinier Salmon, qui était le héros du jour, racontait tous les soirs dans les cabarets de Chaumont ou d'Onzain dans quelles circonstances il avait arrêté l'assassin.

Mais cette vie, les enfants le prévoyaient, le savaient bien, cette vie ne pouvait durer bien longtemps.

Bathilde dut chercher une autre place.

Salmon quitta également la Lézardière et loua une petite ferme aux environs.

Les étrangers vinrent visiter le château.

On apprit bientôt qu'il était en vente.

On apprit bientôt qu'il était vendu.

Les enfants se retrouvèrent sans pain, sans foyer, sans famille. Un peu de la vérité avait transpiré, après l'assassinat de Girodias, et l'on ne manquait de se dire que si Girodias était mort, c'est parce que les ennemis ténébreux des enfants avaient voulu se débarrasser de lui. Et l'on ajoutait, non sans une apparence de raison, qu'il en arriverait autant à toutes les personnes charitables qui voudraient s'occuper des petits...

La crainte empêcha la charité.

D'autre part, ils étaient depuis trop peu de jours dans le pays pour qu'on ait eu le temps de s'intéresser à eux.

Ils furent réduits à leurs propres ressources.

Il y eut cependant un protecteur qui se leva pour les prendre sous son égide.

Ce fut l'Administration.

Elle résolut dans l'intérêt des enfants, pour les mettre à l'abri de quelque attentat probable, de les faire entrer soit dans une des œuvres d'assistance privée, comme il en est de nombreuses en France, soit même dans une colonie agricole dirigée par le service pénitentiaire.

L'Administration n'avait pas d'autre moyen de leur venir en aide ; la loi, d'autre moyen de les protéger.

Alors, ils se seraient séparés, eux qui tant de fois avaient juré de vivre ensemble !!

Lorsqu'ils comprirent ce qu'on exigeait d'eux, lorsque des hommes graves, indifférents, leur eurent expliqué quelle allait être leur vie jusqu'à leur majorité, ils furent saisis d'angoisse et d'épouvante.

Et, revenus à la Lézardière pour y passer leur dernier jour, leur dernière nuit, ils pleurèrent longtemps, longtemps, l'un auprès de l'autre, en gardant le silence.

Puis, tout à coup, ils s'étaient tendu les bras.

D'un même élan plein de désespoir, ils s'étreignirent.

—Non, je ne veux pas te quitter. . . .

—Je ne veux pas qu'on me sépare de toi. . . .

—Je ne veux pas aller dans cet asile. . . .

Je ne veux pas qu'on me jette au milieu d'enfants que je ne connaîtrai pas. . . .

—Est-ce que tu crois qu'on peut nous séparer malgré nous ?

—Oui ! Nous ne sommes rien. Nous n'avons plus personne pour nous protéger, personne auprès de qui nous pourrions nous réclamer. On peut tout contre nous. Nous ne pouvons rien contre les autres, que faire, mon pauvre Bernard, que faire ?

—Mais, c'est une prison, l'asile dont on nous menace. . . .

—Si ce n'est pas une prison, c'est quelque chose qui lui ressemble beaucoup, puisque nous n'aurions plus notre liberté et que constamment des gardiens veilleraient sur nous.

—Et nous n'avons rien fait pour mériter la prison.

—Alors, mon pauvre Bernard, il ne faut pas hésiter. . . .

—As-tu un projet ?

—Oui, dit bravement la fillette.

—Lequel ?

—Nous partirons. Nous irons droit devant nous, au hasard, conduits par le bon Dieu. Je jouerai de la vielle. Nous chanterons toutes les chansons que notre bon ami nous a apprises.

Et tu verras que nous gagnerons notre vie.

—Mais on nous arrêtera peut-être pour nous mettre en prison, puisqu'ils le veulent.

—Nous le verrons bien. Dans tous les cas, nous possédons un peu d'argent. Rien ne nous sera plus facile que de changer de pays en prenant le chemin de fer et ainsi d'empêcher qu'on nous retrouve. Es-tu décidé ?

—Je suis décidé à tout plutôt que de te perdre.

—Alors, nous ferons aujourd'hui nos adieux à Bathilde, nous embrasserons Salmon. . . Et ce soir, nous irons sans rien dire à personne prendre le train à Onzain. . . .

—Je t'obéirai en tout, ma petite Fanchon.

Dans la journée, ils firent leurs adieux en pleurant, mais sans faire connaître leurs projets ni à Bathilde ni à Salmon.

Puis, en revenant à la Lézardière, ils voulurent parcourir, pour la dernière fois, tous les coins aimés de Girodias.

Partout où le bon et doux vieillard aimait à se promener, à rêver seul, ou bien à emmener ses enfants pour causer avec eux, ils passèrent, dans un silence religieux, les yeux gonflés de larmes.

Ils entrèrent ensuite dans son cabinet de travail.

Rien encore n'y avait été changé.

Ils s'y agenouillèrent comme il eussent fait auprès de sa tombe et prièrent longtemps.

Le soir, ils prirent quelques hardes, l'argent qu'ils possédaient.

Fanchon accrocha sa vielle sur son dos.

Ils chaussèrent leurs plus gros souliers afin de résister plus longtemps à la fatigue.

En passant devant le cimetière, ils allèrent dire adieu au vieillard qui les avait tant aimés.

Et une heure après, à Onzain, le train les emportait.

Les yeux fixés, dans le lointain sur les collines bordant La Loire, au pied desquelles était le cimetière, Fanchon entendait la voix de Girodias qui, tout bas, lui répétait, au seuil de l'inconnu de la vie qui s'ouvrait pour elle :

“ Sois bonne pour tous et tu deviendras riche. Reste sage et tu seras heureuse. ”

XXIV

Ils s'arrêtèrent à Orléans et couchèrent dans un hôtel tout près de la gare des Aubrais.

Ils n'avaient pas de but. Ils ne savaient que devenir.

—Je gagnerai ma vie avec mes chansons et ma vielle, avait dit la fillette.

Mais y réussirait-elle ?

N'allait-elle pas se heurter, l'innocente, à bien des misères, à bien des périls qui menaceraient sa beauté ? N'allait-elle pas être une proie facile à tous les misérables sans scrupules qui tenteraient de profiter de son isolement, attirés par l'exquise séduction qui se dégageait d'elle ?

Avec le peu d'argent qu'ils possédaient, les enfants auraient pu vivre quelques jours sans rien faire.

Mais cet argent, ils voulaient, au contraire, le conserver pour les jours de malheur où ils ne trouveraient personne qui leur vint en aide et où ils seraient obligés de recourir à leurs économies.

Le matin, quand ils se levèrent, quand, le premier habillé, Georget vint frapper à la chambre de Fanchon, quand, enfin, ils se trouvèrent réunis, leurs yeux pleins de larmes s'interrogeaient.

—Comment allons-nous vivre ?

Voilà ce qu'ils se demandaient.

Et tristement, Fanchon considérait le vieil et naïf instrument qui, jadis, avait fait la fortune de Fanchon la Vielleuse.

—Ne va-t-on pas se moquer de moi, me poursuivre de plaisanteries et me jeter des pierres ? . . .

Ils se tendirent la main et tous deux, s'étant compris, ils s'écrièrent :

—Nous verrons bien. . . Il faut essayer aujourd'hui sans faute.

Oui, ils essaieraient. Cette journée-là serait leur début.

Justement ; ils tombaient bien. Il y avait foire à Orléans et la ville était pleine de paysans accourus de la Bance ou de la Sologne. Baraques de bateleurs, marchands en tout genre, boutiques de couteaux, de bonbons, de verroteries, rien ne manquait, et tout cela formait le soir, cris, cloches, orgues de barbarie, tambours, orchestres, une cacophonie inénarrable, au milieu de laquelle hurlaient les chiens et se gaudissaient les passants.

Ils attendirent le soir et, vers cinq heures, ils se hasardèrent au dehors, le cœur battant bien fort, très pâles tous deux et se tenant par la main, pour se donner du courage et ne point se perdre.

Ils descendirent à Orléans.

Bientôt ils furent un peu rassurés, au milieu de la foule.

Ils y passaient inaperçus. Personne ne faisait attention à eux.

Parfois, cependant, des gamins s'arrêtaient sur leur passage, les regardaient curieusement, attirés par la vue du singulier instrument de musique que portait Fanchon et dont elle n'osait pas jouer encore.

Puis, ils s'occupaient d'autres choses, intéressés par les boutiques.

—Je n'ose, Bernard, je n'ose ! murmurait Fanchon.

Elle tremblait de toutes ses forces.

—Je ne saurais jamais chanter, si je tremble comme ça !

—Pense que notre vieil ami avait peut-être prévu ce qui arrive, puisqu'il t'a appris à te servir de cet instrument et à chanter de gentilles chansons. . . Pense qu'il nous regarde peut-être, qu'il est auprès de nous, qu'il nous encourage et qu'il nous protège. . . .

—Oui. . . tu as raison. . . tu as raison. . . Je penserai à cela. . . . mais j'ai bien peur tout de même, je t'assure, j'ai bien peur !

Les regards de Georget, les doux serremments de main la reconfortaient.

Elle s'arrêta tout à coup, très pâle.

—Allons, dit-elle, je vais voir, je vais voir.

Elle s'assura que sa vielle était accordée.

Elle tourna la manivelle et esquissa quelques accords.

Immédiatement, des gens se retournèrent

Et des colloques s'établirent :

—Quelle drôle de musique !

—Est-ce qu'elle va jouer de ça ? Nous allons grincer des dents. . .

—De quel pays vient-elle ?

—J'ai entendu dire qu'en Suisse, en Savoie et en Auvergne, il y avait des instruments de cette espèce-là.

—Comme elle est gentille, la petite. . . Et le petit aussi ! . . .

—Pour gentils, ils le sont ! . . . Et comme ils ont l'air d'être émus !

—Oui, on dirait que la fillette a envie de pleurer. . . .

—Bast ! des vagabonds, des saltimbanques. Ce sont des simagrées pour mieux apitoyer le monde et faire tomber les gros sous. . .

—Ils ont l'air bien honnêtes !

—Ils y a des comédiens si adroits. . . .

—Comme ils sont propres ! !

—Dame ! pour attirer le monde ! . . .

Tels étaient les propos, autour d'eux. Il ne les comprenaient pas, du reste, mais toutes ces voix se grossissaient démesurément à leurs oreilles, s'enflaient pareilles à des grondements. Et cela formait une sorte de vacarme assourdissant au milieu duquel, peureusement, ils se serraient l'un contre l'autre, comme ils avaient fait autrefois, sur l'étroite corniche où ils avaient roulé, au bord de l'insondable abîme de glaces éternelles.

Un enfant tout petit, au visage barbouillé de confiture, s'approcha plus près que les autres.

Il dit gentiment à Fanchon :

—Pourquoi ne joues-tu pas de la musique ?

Sa bonne le rappela et le gronda. Mais cette voix enfantine avait suffi pour réveiller Fanchon de sa torpeur.

—Quelle chanson me conseilles-tu, Bernard ? dit-elle tout bas.

—Celle que notre vieil ami aimait par-dessus tout.

—Aux Montagnes de la Savoie ?

—Oui.

—Tu as raison. C'est avec cette chanson-là que sa mère est partie, est arrivée à Paris, a trouvé la paix et le bonheur...

—Elle nous portera chance.

Alors, tout à fait remise, Fanchon chanta.

On fit silence aussitôt. Les saltimbanques ne faisaient pas encore leurs parades, les chevaux de bois ne tournaient pas encore au son de l'orgue de barbarie, de telle sorte qu'il y avait tout le long des baraques un calme relatif. On n'entendait que les détonations lointaines d'un tir et le grincement des roues d'une boutique de bâtons de sucre de pommes, plus près.

D'abord et malgré tout tremblante, la jolie voix de Fanchon se rassura devant les regards bienveillants de la foule.

Et, au bout des deux ou trois premiers vers, la gentille fillette était en pleine possession de ses moyens :

Aux montagnes de la Savoie,
Je naquis de pauvres parents,
Voilà qu'à Paris on m'envoie,
Car nous étions beaucoup d'enfants !
Je n'apportais, hélas ! en France,
Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et l'espérance
Et l'espérance !

Les groupes grossissaient autour d'elle, se resserraient, faisaient un cercle étroit au milieu duquel Fanchon et Georget disparaissaient. Mais tout le monde était sympathique.

Ils n'avaient pas peur.

Ils se sentaient protégés par cette foule.

Lorsqu'elle eut fini son dernier couplet, Fanchon promena autour d'elle un regard timide, un peu inquiet.

Elle ne vit que des visages souriants.

Un homme dit :

—Cette enfant a une voix ravissante.

Alors, gentille, naïve, de la joie dans les yeux, Fanchon demanda :

—Faut-il chanter encore ?

—Mais oui, mais oui, cria-t-on de tous les côtés !..

Mais comme elle allait commencer, on l'interrompit. Le même homme, un ouvrier dont la barbe était en broussaille, et qui avait un air terrible avec des yeux infiniment doux, ôta sa casquette :

—La quête, d'abord, la quête ! dit-il d'une voix tonnante.

Il mit lui-même deux sous dans sa casquette et tendit à la ronde. La coiffure s'emplit à vue d'œil. Personne ne se déroba.

Il versa la collecte dans la poche de Georget.

—Un bon début, hein, les mioches ? dit-il... Et maintenant aboulez-vous-en un autre...

A cet instant, il y eut un remous dans la foule.

—Laissez passer le vicieux Grégoire ! cria-t-on.

C'était un pauvre homme qui avait les jambes coupées et vivait d'aumônes. Tout Orléans le connaissait. Il se roula péniblement jusqu'au premier rang, il voulait entendre.

Fanchon prit une poignée de sous.

—Sois bonne, avait dit Gérodias, et tu deviendras riche...

Elle se dirigea vers l'infirme :

—Tenez, monsieur... prenez... cela nous portera bonheur...

Les yeux du vieux s'emplirent de grosses larmes.

Il prit la main de la fillette et la couvrit de baisers.

En même temps, deux cents mains applaudissaient.

Et l'ouvrier à l'air terrible hurlait dans sa grande barbe :

—Ça, c'est chouette... On doit s'entraider, si pauvre soit-on. Ça, c'est rudement chouette...

On fit silence. On dévorait des yeux Fanchon et Georget. Cette fois, accompagnés par la vielle, les deux enfants chantèrent ensemble :

Qu'on m'apporte du houx
Pour y percer trois trous !
Oh ! la bonne musette
Lon là !

Du houx, du buis ou du sureau
Avec une peau de chevreau
Pour faire une musette
Lon là !

Pour chanter mes amours
Tout le long de mes jours !

Et après ce refrain qui ne revenait qu'au dernier couplet, en alternant, Georget et Fanchon chantèrent la jolie chanson de Paul Dupont.

Ma Jeanne, je t'aime,
Je t'offre mon cœur.

Garde-le de même
Qu'un muguet en fleur.
Ma Jeanne est plus belle
Que le ciel et l'eau ;
Elle est plus cruelle
Qu'un coup de couteau.

Ce fut au tour de Georget. Il avait, lui aussi, une très jolie voix, et son gracieux visage, aux traits fins et distingués, reflétait en ce moment tout le bonheur que lui donnait le triomphe de Fanchon.

J'ai, pour la coquette,
Sous mes gros sabots,
Brisé ma musette
Aux fredons si beaux
Qui, dans la famille,
Depuis six cents ans,
Mariait les filles
De nos paysans.

Il fut applaudi comme Fanchon. Celle-ci en était autant que lui heureuse. Elle lui adressa un long et tendre regard, pour le lui faire comprendre. Puis quand les applaudissements cessèrent, — et l'ouvrier applaudissait toujours plus fort que les autres — elle reprit :

Musette nouvelle,
Il faut l'attendrir
Sinon la cruelle
Me fera mourir.
Jusqu'à la rivière
Je cours comme un fou.
J'y prends une pierre
L'attache à mon cou.

Et Georget et Fanchon terminèrent ensemble :

J'attache la pierre
A genoux, au bord,
Disant ma prière
Pour braver la mort.
Et sous l'eau muette
Iront sans nager
Amours et musette
Musette et berger

L'ouvrier vint, dans un élan d'enthousiasme, vers les enfants. Il les enleva tour à tour à bout de bras, les embrassa sur les joues de deux baisers retentissants, aux bravos de la foule.

Mais, cette fois, il n'eut pas besoin de faire la quête.

D'eux-mêmes les sous, les gros sous, même les pièces blanches, tombaient devant Fanchon et devant Georget.

Ils les ramassèrent, aidés par l'ouvrier et par le petit garçon barbouillé de confiture !

Puis ils remercièrent, firent un gracieux salut et s'éloignèrent.

Ils recommencèrent ainsi, dans toute la ville, obtenant partout le même succès de curiosité et de sympathie.

Lorsqu'ils rentrèrent, le soir venu, à l'auberge, et qu'ils firent le compte des recettes, ils eurent des cris de joie.

Neuf francs quarante-cinq centimes !

C'était superbe ! C'était la fortune.

—Oui, c'est très beau, disait Fanchon, mais il faut bien réfléchir que ce ne sera pas tous les jours la foire d'Orléans, et que nous traverserons bien des fois des villages où nous récolterons peu de choses. Tant mieux si nous ne récoltons pas de mauvais traitements.

—Restons à Orléans tant que la foire durera.

—Oui. Nous n'avons pas de meilleur parti à prendre... seulement... Sa jolie figure se rembrunit.

—A quoi penses-tu, ma Fanchon ? demanda Georget.

—Je pense qu'Orléans n'est pas bien loin de Chaumont-sur-Loire et que l'on a voulu nous séparer, mon Georget, pour nous envoyer jusqu'à notre majorité dans des établissements hospitaliers. Vois-tu, nous ne sommes plus que des vagabonds, en ce moment, puisque nous n'avons ni père ni mère dont nous puissions invoquer l'affection... Notre bonne mère Catherine n'est-elle pas comme morte pour nous?... Alors, si l'on veut nous séparer, si l'on veut nous empêcher de gagner notre vie comme nous voulons, les gendarmes ont peut-être reçu des ordres qui nous concernent. Qui sait si on ne nous recherche pas ?

—Mais nous ne faisons rien de mal !

—Certes, mais nous ne sommes que des enfants... Et à la place de nos parents que nous n'avons plus, il y a, paraît-il, des gens qui ont le droit de se mêler de notre vie et de la diriger à leur guise.

—Moi, je ne veux pas ça !

—Ni moi non plus, bien sûr... Voilà pourquoi j'ai peur qu'on nous inquiète si nous nous attardons à Orléans...

—Eh bien ! partons dès demain matin.

—Non, restons un jour encore. Nous gagnerons quelques sous, nous aurons ainsi plusieurs jours de vie bien assurés.

—Et après ?

—Après, comme toujours mon Georget, à la grâce du bon Dieu ! Ils parcoururent le lendemain Orléans, ainsi qu'il avaient fait la veille, sans qu'il leur arrivât de fâcheuse aventure.

Et le surlendemain, ils partaient à pied, de grand matin, sans autre but que de parcourir les villages, d'y chanter et d'y vivre.

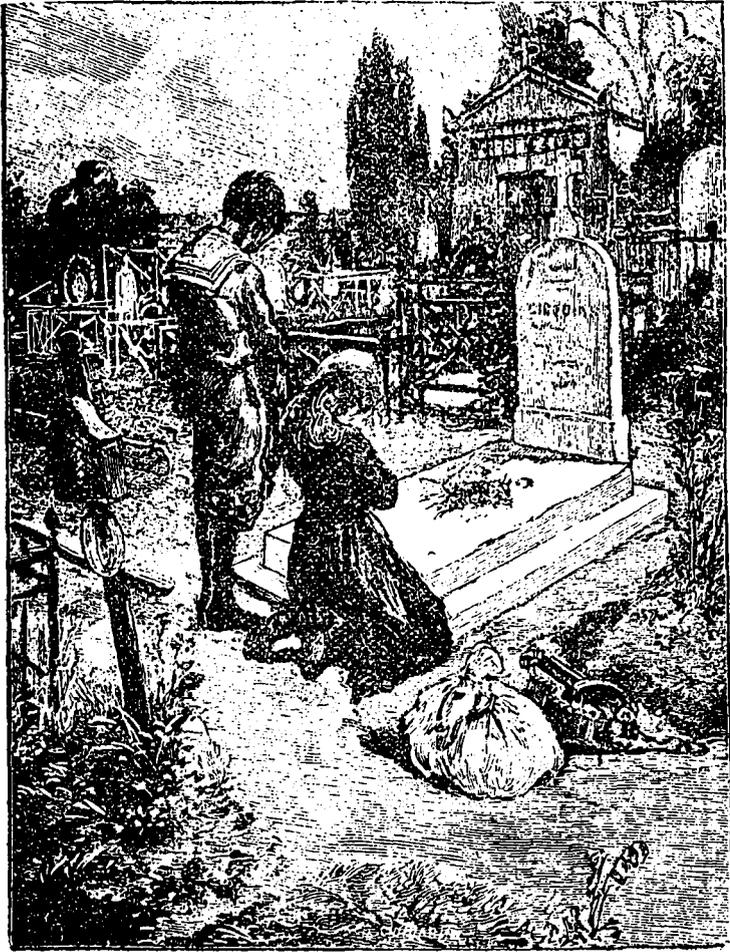
En outre des économies emportées de la Lézardière, il avaient gagné à Orléans, sou par sou, une vingtaine de francs.

Les premières journées de cette nouvelle vie d'aventures furent pénibles pour eux. Ils avaient perdu, pendant leurs années de douce vie au lac de Côme, l'habitude des longues marches. Cela, maintenant, leur paraissait dur. Georget avait voulu se charger du ballot qui contenait les hardes emportées du château.

—Chacun notre tour ! avait dit Fanchon.

Mais Georget n'avait pas voulu céder.

—C'est toi qui gagnes le plus d'argent avec ta vielle... Il est



... Ils allèrent dire adieu au vieillard qui les avait tant aimés. (P. 14, col. 1.)

juste que je te serve à quelque chose. Qu'arriverait-il si je te laissais porter le ballot et si nous entrions ainsi dans le village ? Tu serais si fatiguée que tu ne pourrais plus chanter, adieu la recette, pour ce jour-là !

Peu à peu, cependant, au bout de quelques jours pendant lesquels ils parcoururent ainsi la Bauce, leurs pieds se firent à la fatigue ; mais le soir, pourtant, ils tombaient harrassés.

Ils demandèrent asile un peu partout, dans les villages ou dans les fermes.

La plupart du temps, surtout dans les fermes, on ne leur faisait point payer cette hospitalité. Ils plaisaient à tous. Et le soir, avant de s'endormir ; le matin, avant le départ des ouvriers pour les travaux des champs, Fanchon prenait sa vielle et chantait.

Et c'était ainsi de sa plus douce voix qu'elle payait son écot.

Parfois, ils négligeaient certains villages, et quand ils avaient fait une bonne recette, ils prenaient le train pour se rendre dans quelque bourgade importante ou dans quelque ville.

C'est ainsi que, quelques semaines après leur départ de la Lézardière, nous les trouverons à Alençon.

Ils résolurent d'y passer plusieurs jours. Ils voulaient se reposer. Mais ils avaient compté sans la mauvaise fortune.

L'après-midi du lendemain, comme ils rentraient, d'une tournée faite au travers de la ville, dans l'auberge du faubourg où ils étaient descendus, ils s'arrêtèrent brusquement derrière un petit mur qui clôturait le jardin, tout près d'une porte à claire-voix restée entr'ouverte.

Ils venaient d'entendre, de l'autre côté du mur, dans l'intérieur du potager de l'auberge du Cygne, quelques mots qui leur avaient fait dresser l'oreille.

Ils écoutèrent.

Un homme, qu'ils ne pouvaient apercevoir, disait :

—Vous ne savez pas d'où viennent ces petits vagabonds ?

—Ma foi non, disait une voix de femme, celle de l'aubergiste.

—Et vous logez, comme ça, tous les ramassés de la grand'route ?

—D'abord, ce n'est pas notre affaire, à nous autres, de demander leurs papiers à tous les clients qui descendent au Cygne. C'est votre affaire, à vous, la gendarmerie.

Les enfants tressaillirent.

Une de leurs craintes se réalisait.

Les gendarmes s'occupaient d'eux, allaient les interroger, les arrêter, les renvoyer à Blois, de brigade en brigade.

Cependant ils écoutèrent encore.

Le gendarme disait :

—Vont-ils rentrer bientôt ?

—Pour déjeuner, probablement.

—Je vais les attendre.

L'aubergiste parut se fâcher.

—Ah ! mais, est-ce que vous allez leur faire arriver des désagréments, à ces pauvres petits ? . . .

—Ça n'est pas votre affaire.

—Vous ne les avez donc pas vus ? Il faut que vous ne les ayez pas vus, autrement, au lieu de chercher à leur faire de la peine, vous seriez les premiers à vous attendre et à leur faire la charité, tellement ils sont gentils.

—Possible, possible, mais avec tout cela, ce sont des vagabonds.

—Possible, possible, répliqua aigrement l'aubergiste, mais des vagabonds inoffensifs. Quel mal peuvent-ils bien faire, à leur âge ? Tandis qu'il y en a d'autres qui traînent sur les grand'routes, saouls comme des grives de vigne, qui vous montrent des papiers de rencontre et dont vous ne prenez pas assez de souci . . .

—Allons, allons, la mère, ne vous fâchez pas . . .

—Je dis ce que je pense.

—Vous dites qu'ils vont venir manger la soupe, les petits ?

—Oui, certainement.

—Je vais avec vous. Je les interrogerai. Et s'ils ne me semblent pas suspects, je les laisse en liberté.

Les voix s'éloignèrent.

Les deux enfants se regardèrent ; silencieux, ils réfléchissaient. Déjà ils étaient habitués à ces sortes de périls. Ils ne s'en troublaient plus autant qu'au premier jour. Ils délibérèrent vivement.

—Nous ne pouvons rentrer à l'auberge.

—Non. Nous serions arrêtés.

—On nous séparerait.

—Pourtant, nous ne pouvons non plus y laisser nos effets.

—Et puis nous avons notre logement à payer.

—Comment faire ?

—Le gendarme se lassera d'attendre. Nous allons guetter de loin sa sortie. Une fois parti, nous accourons. Nous réglons notre compte avec l'aubergiste. Nous prenons ce qui nous appartient et nous filons. Il y a des forêts tout autour d'ici. Nous y trouverons bien un refuge. Et puis, je crois que les gendarmes, quand ils sauront que nous avons déguerpé, ne nous poursuivront pas.

—Tu as raison. C'est le meilleur parti à prendre.

Ils rebroussèrent chemin, allèrent s'asseoir à l'ombre d'une de ces haies énormes, hautes et touffues, comme il s'en rencontre partout en Normandie. De la route voisine, on ne pouvait les surprendre. Ils étaient invisibles. Dans l'épaisseur de la haie, ils pratiquèrent un trou, et, de là, ils surveillèrent l'auberge.

Deux heures se passèrent.

—Si le gendarme a déjeuné, dit Fanchon, il est capable de rester là jusqu'à son dîner.

—Oui, dit Georget en riant, mais s'il n'a pas déjeuné, s'il est comme nous, et s'il a le ventre creux, il va partir.

C'était Georget qui avait raison.

Le gendarme, las d'attendre, s'en alla déjeuner . . .

Aussitôt, sans perdre une minute, les enfants quittèrent leur cachette et rentrèrent à l'auberge par le potager. L'aubergiste était une bonne femme. Ils en avaient eu la preuve tout à l'heure. Ils n'hésitèrent pas à lui confier qu'ils avaient surpris l'entretien.

—Alors, partez vite . . . dit-elle . . . il va revenir bientôt.

Ils montèrent chercher leurs effets.

Quand ils voulurent payer, elle refusa.

—J'aurais accepté s'il ne vous était rien arrivé de fâcheux, dit-elle, mais je ne veux rien à présent . . . Tenez, prenez, prenez !

Elle leur coupa la moitié d'un pain, fit un trou dans le milieu pour y glisser un morceau de viande fumante, et vivement :

—Partez vite, partez vite, et ne suivez pas la grand'route ! . . .

Et elle ajouta avec sa grosse gaieté de paysanne :

—En ne suivant pas la grand'route, vous êtes sûrs de ne jamais rencontrer les gendarmes ! !

Ils s'enfuirent, en la remerciant.

Ils marchèrent au hasard, dans la campagne, par les petits chemins creux et humides bordés de haies.

Ils ne s'arrêtèrent qu'au bout d'une heure, auprès d'un étang aux

eaux claires, sur lequel retombaient en arceaux les branches d'une futaie de chênes et d'ormes.

Ils s'assirent à l'ombre, dévorèrent le pain et la viande.

Un joli ruisseau, qui se jetait dans l'étang, murmurait son clapotis en roulant sur un gravier très propre.

Ils burent : l'eau était fraîche et saine.

Alors, comme tout était solitude autour d'eux, ils s'étendirent sur la mousse et s'endormirent.

Quand ils se réveillèrent, la nuit approchait.

Ils étaient reposés. Ils se remirent en route.

—Coucherons-nous à la belle étoile, ou bien demanderons-nous l'hospitalité chez un berbager ?

Une petite maison dans un enclos dressait tout près d'eux son toit de chaume, comme pour répondre à leur incertitude.

Ils passèrent la porte de la clôture, traversèrent l'herbage et se dirigèrent vers la maison. Un chien sortit, en les entendant, et se précipita à leur rencontre en aboyant avec fureur. Le maître sortit aussi et les regarda s'approcher sans rien dire.

Lorsqu'ils eurent demandé asile :

—Non, allez coucher où vous voudrez, dit-il d'une voix dure. L'année dernière, j'avais donné l'hospitalité à des vagabonds de votre espèce et, pour me récompenser, ils sont partis pendant la nuit en me dévalisant mon poulailler... Ça me suffit...

—Nous ne sommes pas des voleurs, dit Georget... Et puisque vous ne voulez pas que nous couchions sous votre toit, nous irons dans la forêt, sous les arbres.



Elle remarqua que l'on ne prenait pas garde à elle. (P. 21, col. 2.)

—Allez au diable si vous voulez, dit l'herbager.

Ils trouvèrent pourtant une petite auberge tenue par une veuve, à Nauphle, où ils furent reçus et purent rester jusqu'au lendemain. Ils ne s'y attardèrent pas. Nauphle était un petit village offrant peu de ressources. Mais on leur avait dit qu'à quelques kilomètres, il y avait une ville de gens charitables, Sées, habitée surtout par des prêtres, et où on leur ferait meilleure figure. Ils s'y rendirent.

C'était commettre une imprudence, puisqu'ils savaient, par leur aventure de l'auberge d'Alençon, que la gendarmerie s'occupait d'eux et leur créerait des embarras.

Cependant la matinée et l'après-midi se passèrent sans qu'ils eussent aperçu ni le képi ni le redoutable tricorne.

Ils étaient descendus dans une humble auberge de Sées dont le jardin baignait dans les eaux claires de l'Orne.

En rentrant le soir, leur tournée faite, et la collecte avait été excellente, ils s'entendirent appeler soudain :

—Eh ! les petits ! !

Ils se retournèrent et, dans l'ombre, aperçurent un gendarme.

Ils restèrent sans bouger, comme frappés de paralysie.

Ce que voyant, le maréchal des logis ajouta :

—Eh bien, je ne veux pas vous manger. Répondez seulement à ce que je vais vous demander. D'où venez-vous ?

—D'un peu partout, monsieur. Nous gagnons notre vie comme nous pouvons, en chantant.

—Oui, des vagabonds, des mendiants.

—Non, monsieur, nous ne mendions pas. Eh ! au contraire, quand nous rencontrons plus pauvres que nous, il nous arrive parfois de faire l'aumône. Nous chantons et l'on nous paye le plaisir que l'on trouve à nous entendre chanter. Ce n'est pas de la mendicité, cela, je suppose ?

C'était Georget qui avait parlé.

Le sous-officier se mit à rire, très brave homme au fond :

—Eh ! eh ! il est fier, le petit coq !... Voyons, suivez-moi. Nous nous expliquerons à la gendarmerie... Vous avez bien quelques papiers sur vous, que diable ?... enfin, n'importe quels renseignements ?...

—Rien, monsieur...

—Ah ! tant pis ! tant pis !...

Ils se mirent à marcher à côté de lui, le cœur serré. Qu'est-ce qu'il allait advenir de tout cela ?

Ils entrèrent à la caserne.

—Voilà du gibier ! dit-il à des gendarmes qui se reposaient sur un banc après dîner, en fumant leur pipe.

—Vous pouviez bien le laisser où vous l'avez pris, maréchal des logis, dit un gendarme, apitoyé par la gentille mine des enfants.

Le sous-officier les interrogea. Mais ils ne voulurent donner aucun détail sur leur existence. Ils tremblaient qu'on ne les dirigeât sur Blois. Ils aimaient mieux se taire. Il ne faisaient point de mal. De quel droit les retiendrait-on en prison ?

Le sous-officier devina leur parti pris de se taire. Cela changea en inquiétude et en vagues soupçons la sympathie que les enfants lui avaient malgré tout inspirée.

—Puisque vous ne voulez rien me dire, fit-il, vous vous expliquerez mieux demain devant ces messieurs du Parquet.

—Monsieur, vous n'allez pas nous rendre la liberté ?

—Non. Avez-vous faim ?

—Oui, nous n'avons pas diné.

Le maréchal des logis appela :

—Femme, il reste de la soupe... Soigne-moi ces gosses-là !

Et haussant les épaules :

—Ma parole, c'est entêté comme des repris de justice.

La femme accourut, vive, accorte, l'air doux et gai.

—Oh ! les pauvres petits... Qu'est-ce que tu vas faire de ça ?

—Dam ! les mettre au bloc, il le faut bien. Demain, le Parquet se débrouillera et leur fera le sort qu'il voudra.

—Où vont-ils coucher ?

—Au bloc, parbleu ! Pas dans mon lit, bien sûr !

La jeune femme eut vers les petits un regard de commisération. Elle les emmena, les restaura de son mieux. Elle aussi voulut les faire parler, non par curiosité, mais par intérêt, par pitié. Ils gardèrent le silence.

Quand ils descendirent, on les fit traverser la cour. La soirée était chaude. Cinq ou six gendarmes étaient là, assis un peu partout, fumant et causant. Les femmes étaient aux fenêtres, rangeant le ménage, échangeant parfois d'en haut quelques paroles avec leurs maris.

En traversant la cour, tout à coup Fanchon eut une inspiration.

—Voulez-vous, monsieur, dit-elle au gendarme qui la conduisait, voulez-vous, avant d'aller me coucher dans votre prison, que je vous chante quelque chose ?

Les femmes, en haut, crièrent :

—Oui, oui, qu'elle chante, la pauvre petite... qu'elle chante, la mignonne...

Ce n'était pas très règlementaire ce qu'elles réclamaient là et ce qu'offrait Fanchon, les hommes hésitaient. Ils finirent par se décider.

—Soit ! dit le maréchal des logis... mais dépêchons-nous !

Et, prudemment, il alla fermer la porte du corridor qui donnait sur la rue, afin que, du dehors, on n'entendît pas.

Alors Fanchon, de sa plus douce voix, et la plus enchanteresse, leur redit la naïve chanson de la Savoie :

Je n'apportais, hélas ! en France,
Que mes chansons, quinze ans, ma vieillesse et l'espérance,
Et l'espérance !

Lorsqu'elle eut fini, des femmes, en haut, ne retenaient plus leurs larmes et, en bas, dans la cour, deux gendarmes se mouchèrent.

Lorsque le gendarme les eut fait entrer, séparément, dans les

cellules, au moment où il allait refermer la porte, tourner la clef dans la serrure et pousser l'énorme verrou, on entendit :

—Attendez !

Et d'en haut, des fenêtres, tombèrent matelas, couvertures, traversins.

—Comme ça, leur couchette ne sera pas aussi dure.

Une demi-heure après, la gendarmerie était plongée dans le plus profond silence. La nuit fut calme.

Les enfants, séparés pour la première fois, pleurèrent, s'entretenaient par des mots de tendresse jetés au travers du mur qui divisait en deux la cellule, puis, accablés de fatigue, finirent par s'endormir.

Un bruit léger, le matin, les éveilla.

On venait d'ouvrir leur porte. L'air frais pénétra dans la cellule.

Mais la nuit était encore très sombre : il n'y avait pas même encore, à l'horizon, cette aube grisâtre qui signale l'approche du jour.

—Venez, mes petits, venez, dit une voix douce.

Ils se levèrent de leur lit.

Et, en s'approchant, ils reconnurent la femme du maréchal des logis.

Elle les prit par la main pour les guider dans l'obscurité, et les conduisit dans une étroite pièce du rez-de-chaussée qui servait de cuisine.

Là, il y avait une lampe allumée.

—Nous avons encore une bonne demi-heure avant qu'il fasse jour, dit-elle. . . En attendant, mangez, mes petits. . .

Et elle leur mit devant eux, sur une table épaisse en bois blanc, deux tasses de chocolat brûlant, avec une miché de pain.

—Oh ! madame, dit Fanchon, comme vous êtes bonne !

Et Georget :

—Est-ce qu'on va nous garder en prison, madame ?

—Mangez, mes petits, mangez et ne vous occupez pas de ce qui se passera tout à l'heure. Tout s'arrange dans la vie, tout s'arrange. Ils avalèrent leur chocolat.

—C'est rudement bon, dit Georget à Fanchon, à voix basse. . . Et depuis la Lézardière, nous n'en avions point mangé. . .

Quand ils eurent fini, la bonne femme les embrassa, puis leur tendit leur paquet de hardes :

—Voilà votre baluchon, partez.

—Nous sommes libres ? . . .

—Oui, J'en fais mon affaire. Allez. . . allez, mes enfants.

Ils ne se le firent pas répéter deux fois et s'envolèrent comme des hirondelles. Ils coururent dans les rues de Sées, dans la campagne, tant que dura leur souffle. . . Et quand l'aube apparut, au lointain, sur la cime des arbres de la forêt d'Éœuvres, ils purent se dire qu'ils étaient en sécurité, du moins pour ce jour-là.

Nul, du reste, à la gendarmerie, ne songeait à les poursuivre.

Une heure après le déjeuner au chocolat, les gendarmes se levèrent et l'un d'eux entra dans la cour.

Il constata avec stupéfaction que les portes des deux cellules étaient ouvertes. Et, par-dessus le marché, les cellules étaient vides. Il cria :

—Hé ! maréchal des logis, hé ! venez donc voir !

Tout le monde accourut, hommes et femmes. La femme du maréchal des logis baissait le nez, tout en paraissant fort occupée à balayer le corridor, lequel, du reste, n'avait pas le moins du monde besoin de ce supplément de propriété.

Le sous-officier s'approcha d'elle :

—C'est toi, hein ?

Elle baissa le nez un peu plus. Le sous-officier comprit. Il se gratta l'oreille, un peu embarrassé, regarda sa femme, comiquement, puis les autres, et finit par en prendre son parti.

—Allons, soit !

Alors, la femme, redevenue courageuse en se voyant pardonnée, releva ses yeux rieurs sur son mari.

Et joyeusement, à la gaieté de tous :

—Quand tu voudras garder en prison de pauvres petits enfants qui ne t'ont rien fait, tu dormiras en gendarme, mon homme !

XXV

Ils continuèrent de parcourir les jolis villages normands, encadrés dans leur verdure. Un jour qu'ils suivaient une route bordée d'arbres et dégringolant dans des herbages entre Sainte-Gauburge et Echauffour, ils furent assaillis tout à coup par un chien, assez pareil aux chiens de berger, noir, aux oreilles pointues, très laid et l'air intelligent.

Ils eurent peur. Et pourtant le chien ne grondait pas. Il se contentait d'aboyer, devant eux, faisait quelques pas dans la direction d'un bouquet de bois et revenait de leur côté !

On eût dit qu'il voulait les conduire à ce bois.

Au bord du chemin, tout près d'eux, il y avait une petite voiture

en bois, à roues très basses. Elle était évidemment destinée à ce chien, car des harnais en corde gisaient sur l'accotement de la route. Près de la voiture, une blouse, accrochée à un piquet planté en terre. Et un peu plus loin, des outils de cantonnier.

Le cantonnier était invisible.

Le chien aboyait toujours et toujours continuait son trajet étrange, courant au bois, revenant à eux, les yeux brillants.

Fanchon et Georget n'avaient plus peur de lui.

Ils entrèrent sous les arbres.

Et là ils aperçurent un homme couché sur le dos et qui semblait dormir. Mais il était si pâle, si pâle, que les deux enfants eurent la même pensée.

—Il est mort ! . . .

Georget se pencha, toucha les mains de l'homme, puis le front.

Il était glacé, déjà raidi.

Le chien n'aboyait plus.

C'était un vieillard de soixante-dix ans environ, le cantonnier de la route, qui venait de rendre à son âme.

—Il faut prévenir au village, dit Fanchon.

Echauffour n'était qu'à quelques minutes. Ils y coururent. Ils n'eurent pas besoin, du reste, d'aller jusque-là. Une voiture, conduite par des paysans, les rejoignit. Ils racontèrent l'histoire.

—C'est le père Carême, dit l'un, ah ! le pauvre vieux est mort.

On alla chercher le cadavre et on le ramena au village ; les enfants allèrent prier auprès de lui. Là, dans son lit, une vieille geignait, la mère Carême, la femme du cantonnier.

Elle était malade, à peu près impotente.

—Qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu ! redisait-elle.

Le chien, couché dans un coin de la chambre, la tête sur les pattes, regardait son maître mort avec de gros yeux jaunes, ronds et tristes.

—Je n'aurai même pas de quoi nourrir mon chien, disait la vieille.

Le lendemain, on fit l'enterrement. Les enfants y assistèrent. Après la triste cérémonie, ils revinrent trouver la mère Carême.

—Mère, dit Georget, nous avons une idée. . . Nous ne sommes pas riches, cependant nous possédons quelques sous. . . Et vous, de votre côté, vous allez vous trouver dans la peine.

—Oh ! oui, oh ! oui. . . je ne mangerai plus tous les jours.

—Eh bien, voici notre idée. Voulez-vous nous vendre votre chien et sa petite voiture ?

—Oui, je veux bien. . . qu'est-ce que vous m'en offrez ?

—Et vous, mère, qu'est-ce que vous en demandez ?

La vieille calcula longtemps.

Ses instincts de paysanne reprenaient le dessus. Pourtant elle comprit qu'en exigeant trop, elle ferait manquer le marché.

—Ça vaut bien dix francs les deux, dit-elle.

—C'est une grosse somme pour nous, mais, pour vous rendre service, nous vous la donnerons.

—Vous êtes de bons petits cœurs, Dieu vous bénira.

Girodias n'avait-il pas dit souvent à Fanchon :

“ Sois bonne pour tous et tu deviendras riche ” ?

On eût dit que le chien avait compris qu'il allait changer de maître, car il s'était approché des enfants et les regardait en remuant la queue. Il fourra son nez humide dans la main de Georget, puis mordit doucement, à pleine gueule, la main pendante de Fanchon.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Barbet.

—Il est jeune ?

—Deux ans. Il n'est pas beau, mais il est intelligent.

Ils donnèrent les dix francs à la mère Carême.

Un quart d'heure après, ils avaient attelé Barbet, qui était si joyeux et faisait de tels bonds qu'il menaçait de renverser la petite voiture. Il fallut que Georget fit la grosse voix.

Et ce fut en cet équipage qu'ils partirent.

—Vois-tu, disait Georget, de cette façon-là, tu te fatigueras moins à marcher. Barbet portera mes effets. Quand tu sera lasse, tu montera en voiture, je m'attellerai avec lui et je l'aiderai à te conduire. Tout seul, Barbet n'y arriverait peut-être pas.

—Et quand tu seras fatigué à ton tour, c'est toi qui prendras ma place et c'est moi qui prendrai la tienne. . . Je te trainerai avec Barbet.

—Et quand Barbet sera fatigué ?

—Nous le mettrons dans la voiture. . .

—Et nous le trainerons à tour de rôle !

On arrivait à la saison d'automne, mais les jours étaient beaux et tout ensoleillés. La Normandie, qu'ils traversaient, ne méritait pas encore sa réputation d'humidité. Parfois ils s'arrêtaient à midi à la lisière d'un bois et mangeaient ce qu'ils avaient apporté, assis sur un tronc d'arbre, pendant que Barbet les regardait gravement. C'était même le plus souvent qu'ils déjeunaient ainsi. Le soir seulement, ils demandaient l'hospitalité dans quelque auberge, lorsqu'ils se trouvaient dans un village, ou dans une ferme, lorsque le

village était trop loin ou bien lorsqu'ils craignaient quelque mauvaise rencontre des gendarmes.

Ils avaient soin de s'informer des chefs-lieux de canton et généralement, pour les éviter, ils se conduisaient à de grands détours. C'est ainsi que jusqu'alors ils avaient évité les ennuis d'un interrogatoire et les menaces de l'emprisonnement.

Un jour d'octobre, ils s'étaient arrêtés ainsi auprès d'une futaie superbe de la forêt du Perche.

Ils étaient partis de très bonne heure ce matin-là, avaient traversé la forêt de Saint-Evroult et se sentaient las.

Ils s'étaient fait traîner tour à tour par Barbet, mais, à la fin, ils avaient eux-mêmes traîné Barbet.

Vers onze heures, ils firent halte.

Ils étaient en vue d'un petit village au-dessus duquel s'élevaient les hautes cheminées de nombreuses usines.

— Mangeons ! dit Georget.

Mais quand ils voulurent manger, ils s'aperçurent avec chagrin qu'ils avaient perdu en route le petit panier contenant leurs provisions de bouche, du pain, du fromage, et un reste de bouteille de cidre.

— Bast ! dit Georget, ce n'est qu'un petit retard. Le village est à dix minutes. Je vais y courir et je rapporterai de quoi déjeuner. Donne-moi un peu d'argent.

Fanchon lui remit quelques sous.

C'était elle qui tenait la caisse.

— Ne sois pas longtemps, dit-elle, comme envahie d'une vague terreur... J'ai peur toute seule.

— Tu n'as rien à craindre... Cache-toi dans le bois...

Et il ajouta avec un sourire :

— Est-ce que je ne te laisse pas Barbet ?... Et il a de bonnes dents pour te défendre, Barbet !

Il partit en courant de toutes ses forces...

Il disparut à l'angle de la forêt.

Elle le suivit des yeux, le cœur oppressé...

L'instinct lui disait qu'il y avait un danger dans l'air...

Et elle avait raison d'avoir peur, car des années allaient s'écouler, hélas ! avant qu'elle revît le doux et pauvre enfant !

Une demi-heure se passe, puis une heure.

Fanchon commence à s'inquiéter.

Le village est si près. Georget avait dit qu'il ne mettrait pas plus de dix minutes.

Elle attend, impatiente, désolée.

Un heure encore. Et rien !

Cette fois, plus de doute. Il est arrivé un malheur, mais quel malheur ? Un accident ?... Ou bien Georget aurait-il été arrêté par les gendarmes ? Mais les gendarmes avaient-ils le droit de l'arrêter ?... Oui, peut-être comme vagabond ?... mais là finissait leur devoir... Ce seraient les juges qui se prononceraient. Les juges ! Fanchon avait peur de ce nom-là et ne le prononçait qu'en tremblant.

Et, en tremblant aussi, elle pensait que sans doute les ennemis acharnés après Georget n'avaient pas abandonné leur proie, après le crime inutile de la Lézardière.

Qui sait s'ils ne les avaient pas enfin retrouvés, les petits ? Qui sait si on ne les avait pas signalés à la gendarmerie, sous le masque de la pitié qu'inspirait leur situation d'enfants abandonnés, sans père ni mère ?

Elle frémissait à cette pensée-là.

Et, le regard fixé vers le village, dans le lointain, elle attendait que Georget réapparût pour dissiper ses angoisses.

Mais Georget devenait invisible.

Elle n'avait plus faim. Elle ne pensait plus à la fatigue. Elle ne pensait plus qu'à savoir ce que Georget était devenu. Elle attachait Barbet à un arbre et se dirigea vers le village, sans se soucier des hurlements de la pauvre bête, qui se croyait délaissée. Que lui importait, à Fanchon, de rencontrer les gendarmes et d'être arrêtée à son tour ? Est-ce qu'elle pouvait vivre sans Georget ! elle partagerait le sort de son ami, quel qu'il fût.

Elle atteignit les premières maisons du village.

Là, elle s'informa.

Mais on ne put la renseigner.

Alors elle réfléchit que Georget était venu acheter du pain pour leur déjeuner et que, chez le boulanger, on lui apprendrait probablement ce que l'enfant était devenu.

Elle s'y rendit.

En effet, elle avait raisoné juste.

Aux premiers mots, le boulanger, qui tenait en même temps l'auberge du pays, lui dit :

— Les gendarmes étaient attablés à l'auberge. En apercevant le petit ils se sont fait des signes et ont consulté un signalement. "C'est lui !" a dit l'un. Et ils l'ont arrêté. Ils l'ont interrogé. Le petit n'a pas voulu répondre grand-chose, si ce n'est qu'il n'avait rien fait de mal. Il s'est mis à pleurer quand ils l'ont emmené...

C'était la catastrophe tant redoutée.

Une femme intervint à ce moment et dit :

— J'étais là, moi aussi, et j'ai entendu. Les gendarmes lui ont demandé où il avait laissé une jeune fille qui devait l'accompagner et qu'ils appelaient Fanchon.

— C'est moi !

— Il n'a pas voulu le leur dire... Il a même répondu, très fièrement, qu'ils ne le sauraient jamais... Par ainsi, ma gentille fillette, si vous ne voulez pas que les gendarmes vous arrêtent à votre tour, tâchez de ne pas vous attarder trop longtemps dans le pays...

Une enfant de dix ans, la fille du boulanger, s'approcha de Fanchon qui sanglotait et lui dit :

— Mademoiselle, voici ce que le petit garçon m'a remis pour vous.

Et elle tendait un chiffon de papier.

Quelques mots y étaient écrits au crayon. Georget avait réussi à les tracer et à les confier à l'enfant en lui disant que, sans doute, sa sœur viendrait le jour même chercher de ses nouvelles.

Georget disait :

"N'essaye pas de me retrouver. Fuis. Tant que l'un de nous deux sera libre, il y aura de l'espoir pour l'autre."

— Oui, murmura la jeune fille, il a raison... Pourtant, est-ce que je puis l'abandonner ainsi ?... Mon Bernard ! Mon pauvre petit Bernard !

Elle éclata en sanglots.

Puis, ne voulant pas répondre aux explications qu'on lui demandait, voulant échapper à la curiosité, elle remercia le boulanger.

Elle demanda seulement :

— Où croyez-vous que mon frère ait été conduit ?

— A Laigle, sans aucun doute, car ce sont les gendarmes de Laigle qui l'ont arrêté.

Elle partit tout en larmes. Quand elle se vit seule sur la grand-route, elle ne retint plus ses sanglots. Elle rogagna le bord de la forêt où elle entendait Barbet qui hurlait en perda. Le chien se mit à gambader et à crier de joie, tirant sur sa corde à s'étrangler lorsqu'il aperçut sa jeune maîtresse. Elle fit à peine attention à lui.

De là, où elle était, elle entendait le murmure de la rivière de l'Avre qui traversait le bois.

Elle murmura :

— Je ne peux pas vivre sans mon Bernard. J'aime mieux mourir.

Elle détacha le chien, pour qu'il fût libre de courir.

Elle prit sa vielle et la passa à son cou.

Puis, lentement, mais résolument, elle descendit à travers bois jusque-là où dans une étroite vallée, roulait la rivière.

Elle resta debout quelques minutes à regarder les eaux claires dans lesquelles fuyaient des truites.

— Oui, reedit-elle, oui, j'aime mieux en finir tout de suite !

De là où elle était, elle ne pouvait apercevoir la grand-route qui, cependant, n'était qu'à quelques mètres, mais que dérobaient à sa vue les derniers arbres de la forêt.

Au moment où elle se penchait par-dessus la rive, au-dessus d'un trou dont le remous trahissait la profondeur, elle se retint tout à coup à une tranche d'arbre.

Barbet, près d'elle, la regardait faire, curieusement, en remuant la queue, sans comprendre le drame navrant de désespoir qui se passait dans ce jeune cœur.

Pourquoi Fanchon s'était-elle retenue ?

Pourquoi ne s'était-elle pas précipitée ?

C'est qu'elle venait d'entendre, soudain, à quelques pas d'elle, une voix vibrante qui chantait une chanson.

C'est que cette chanson, elle la connaissait.

C'est que la voix, c'était la voix de Georget !

La rivière la séparait de la route. Ni pont ni passerelle. Elle grimpa sur un arbre, le plus haut qu'elle put. Et ce fut ainsi qu'elle put enfin apercevoir la ligne blanche de la route qui longeait la forêt.

Sur la route, à cet instant, passaient trois personnes :

Deux gendarmes et un enfant !

L'enfant, c'était Georget qui, sachant qu'il n'était plus très loin du coin de bois où, tout à l'heure, il avait laissé Fanchon, sûr d'être entendu par elle, lui envoyait son dernier adieu.

Et ce qu'il chantait, c'était la chanson que jadis la douce Magdeleine avait fait entendre à Blanche de Pervençière, lorsque la jeune fille essaya de consoler la tristesse de la jeune femme.

Quand de la nuit l'épais nuage
Couvrait mes yeux de son bandeau,
Tu me montrais après l'orage
L'éclat prochain d'un jour nouveau,
Tu me disais : "A la souffrance,
Le dernier bien qu'on doit ravir
C'est l'Espérance
En l'avenir !...
Sans Espérance
Mieux vaut mourir !..."

Les gendarmes ne pouvaient comprendre la secrète pensée du petit et en l'entendant chanter ainsi, ils se mirent à rire.

Mais Fanchon, elle, comprenait.

Elle comprenait que Georget, séparé d'elle, pour longtemps peut-être, voulait lui laisser en héritage ce doux mot :

L'Espérance!!!

Et elle l'entendit, au loin, qui chantait encore :

Va, ne crains rien, l'ingratitude
Ne saurait désunir nos cœurs,
Et calme cette inquiétude
Qui te fait verser tant de pleurs.
Car, tu le sais, à la souffrance,
Le dernier bien qu'on doit ravir
C'est l'Espérance
En l'avenir !...
Sans Espérance,
Mieux vaud mourir.

Puis la voix s'éloigna, devint imperceptible.

Fanchon se laisse tomber de l'arbre sur le gazon, au bord de la rivière et là s'évanouit.

Elle fut longtemps avant de revenir à elle. Le soleil était en bas et la nuit tombait quand elle reprit connaissance. Et la première sensation qu'elle éprouva fut celle d'une lente caresse chaude qui passait sur son visage et sur ses mains.

Elle rouvrit les yeux et vit Barbet.

Le bon chien la léchait.

Elle resta là, à rêver au bord de la rivière aux eaux transparentes. Pourquoi Georget était-il passé tout à l'heure ? Pourquoi avait-il chanté, surtout ? S'il avait gardé le silence, accablé lui-même par son découragement, Fanchon n'existerait plus. Ce serait fini. Son joli corps reposerait maintenant sur le sable du fond de l'Avre et le monde, désormais, aurait beau souffrir au-dessus d'elle, ses souffrances ne l'atteindraient plus.

Où, pourquoi Georget ne l'avait-il pas laissé mourir ?

Elle se leva, péniblement, les jambes brisées. Elle n'avait plus de pensées. Elle ne savait plus que devenir, à présent que son petit Bernard n'était plus là.

Avant que la nuit fût tout à fait venue, elle regagna le coin du bois où elle avait laissé la petite voiture.

Elle n'osait pas quitter l'abri protecteur de la forêt. Est-ce qu'on n'allait pas l'arrêter, elle aussi, à son tour ?

Où allait-elle chercher refuge pour cette nuit ?

Elle dormirait dans le bois.

En profitant des dernières lueurs du crépuscule, elle trouverait peut-être un abri.

La veille, quand ils avaient traversé la forêt, ils avaient remarqué une coupe de l'année dernière.

Dans cette coupe, une hutte ancienne de charbonniers s'élevait encore, que ses habitants avaient abandonnée.

Elle réussit à la retrouver.

Elle y entra. Là, si la nuit était mauvaise, elle serait du moins à l'abri. Et même il y avait un foyer, fait de quelques pierres. Elle pourrait faire un peu de feu le matin, pour se réchauffer, si elle avait froid.

Mais comme elle fut longtemps avant de s'endormir !

Elle ne pensa même pas qu'elle n'avait rien mangé depuis la veille. Elle n'avait pas faim. Assise sur un tronc d'arbre, la tête entre les mains, elle se remit à pleurer. Jamais elle n'avait senti la solitude aussi lourdement que cette nuit-là. Le bon Barbet était couché à ses pieds et parfois se soulevant, regardait sa jeune maîtresse et poussait un profond soupir, comme s'il avait eu conscience de cette douleur.

Elle finit par s'endormir, pourtant, sous la fatigue énorme de cette journée de deuil.

Et le lendemain, le soleil brillait quand elle se réveilla.

Elle sentit alors les tiraillements de la faim.

Elle attela Barbet à la voiture, jeta sa vielle sur son dos et, tristement, reprit la grand'route.

— Que les gendarmes m'arrêtent s'ils le veulent, se disait-elle, je ne chercherai pas à leur échapper.

Elle avait fait la veille, dans la forêt, plus de chemin qu'elle le croyait. Elle marcha pendant une heure et se trouva toujours au milieu des grands arbres.

Elle eut peur de s'être trompée de route et s'assit au bord d'un fossé, le cœur oppressé, plein d'angoisses.

Tout à coup elle entendit un bruit de pas sur la route et, relevant la tête, elle aperçut deux hommes, mal vêtus, ayant l'air de mendicants, qui venaient de son côté.

Elle n'eut même pas la pensée que les vagabonds pouvaient lui vouloir du mal, et quand ils passèrent devant elle, naïvement, elle leur demanda son chemin.

Ils la renseignèrent.

En effet, elle s'était trompée, tournant le dos à la plaine depuis

le matin, alors que son but était de se rendre dans la ville de Laigle où l'on avait conduit Georget.

Les vagabonds restèrent devant elle longtemps à la regarder d'une façon singulière qui l'intimida.

Puis ils partirent, non sans se retourner bien des fois du côté de la jolie fillette.

Et, tout à coup, Fanchon remarqua qu'ils quittaient la grand'route et se jetaient dans le fourré.

Cela la rassura, alors qu'au contraire elle aurait dû en être inquiète.

Un quart heure à peine s'écoula. Elle entendit tout à coup, en dépit de sa tristesse et de sa préoccupation, que l'on marchait à pas précipités derrière elle ; en se retournant, elle reconnut l'un des vagabonds qui se rapprochait en courant.

En même temps, devant elle, à peu près à la même distance, apparaissait l'autre qui se rapprochait aussi.

La manœuvre était trop claire pour qu'elle ne fût pas comprise, même par un enfant.

Fanchon vit tout de suite que c'était à elle qu'ils en voulaient.

Cent mètres à peu près la séparaient du premier ; cent mètres du second. Et le danger était tellement certain que Barbet lui-même, avec son instinct de bête, le comprit et se mit à grogner.

La fillette s'arrêta, angoissée.

Que lui voulaient ces hommes ?

S'enfuir par la route... elle ne le pouvait plus... De chaque côté, en avant et en arrière, ils lui barraient le chemin.

Elle avisa un sentier étroit qui fuyait dans un taillis vers sa gauche, tout enchevêtré de ronces rampantes, tout intercepté par les branches retombantes des cépées.

C'est par là seulement qu'elle pouvait s'échapper.

En un clin d'œil, elle eût dételé Barbet et, sans vouloir s'embarasser du paquet de ses hardes qui eût retardé sa course, elle abandonna tout, voiture et hardes, et se jeta dans le bois.

Elle vit bientôt, en entendant derrière elle la course effrénée des deux hommes brisant les branches, qu'elle ne s'était pas trompée et qu'ils la poursuivaient.

Barbet, étonné, bondissait autour d'elle.

Fanchon était vigoureuse. En outre, l'épouvante décuplait ses forces. Elle volait, au travers des broussailles, plutôt qu'elle ne courait, s'arrêtant seulement, de temps à autre, pour écouter si la poursuite des vagabonds se ralentissait.

Elle finit par ne plus les entendre.

Il était temps. Elle était à bout de forces.

Du reste, s'ils n'avaient pas continué leur poursuite, c'est qu'ils savaient bien que la plaine n'était pas loin. Le hasard, en effet, y avait ramené Fanchon et, sur la lisière du bois, il y avait des fermes... un cri, un appel de la fillette, et les sinistres rôdeurs étaient perdus... Elle se sentait sauvée... elle écouta... Plus rien !

À la ferme, on lui donna à manger.

Elle raconta ce qui lui était arrivé. On avait vu passer les deux vagabonds quelques heures auparavant dans la vallée. On les connaissait. Ils avaient mauvaise réputation dans le pays.

Cependant Fanchon aurait bien voulu retrouver sa petite voiture et ses hardes.

Elle pria le fermier de l'accompagner.

Il y consentit.

Elle n'eut pas de peine à retrouver son chemin.

La voiture était en mille morceaux.

Les pauvres effets de l'enfant étaient dispersés. Les malfaiteurs avaient pris plaisir à en déchirer une partie. Elle en découvrit cependant quelques-uns qu'elle réunit en paquet.

Elle avait été si émue par cette aventure qu'elle n'eut pas la force de continuer ce jour-là son voyage.

À la ferme, on l'avait accueillie avec bonté.

On lui donna l'hospitalité jusqu'au lendemain.

Le lendemain, elle repartit à l'aube.

Mais elle n'avait plus d'inquiétude à avoir. Elle allait suivre désormais la grand'route. Plus de forêt jusqu'à la ville de Laigle, plus de solitude. Partant, plus de mauvaise rencontre.

Elle arriva à Laigle dans la journée.

Elle n'ignorait pas qu'elle commettait une grave imprudence en venant là.

Si elle était rencontrée par les gendarmes, qui la reconnaîtraient aisément, en l'entendant jouer de la vielle, on l'arrêterait sans nul doute.

Aussi, elle ne pénétra pas dans la ville.

Il y avait, dans le faubourg, une petite guinguette.

Ce fut là qu'elle descendit.

Elle y changea de vêtement, ce qui consistait à mettre sur sa tête un foulard d'une autre couleur et sur ses épaules un fichu des dimanches.

Elle laissa la vielle dans sa chambre. C'était, de tout le signalement que les gendarmes devaient avoir, le seul point qui pût attirer leur attention, dans le cas où ils auraient rencontré la fillette. La

vielle enlevée, Fanchon n'attirait plus la curiosité et ressemblait à tous les enfants de son âge.

Et c'est ainsi qu'elle se mit à rôder dans les rues de la ville.

Bien lui en prit d'avoir usé de toutes ces précautions.

Elle rencontra à plusieurs reprises les gendarmes. Ce quelle cherchait c'était la prison.

Elle n'osait demander où elle la trouverait, de crainte de se faire remarquer.

Mais, ayant aperçu un gendarme qui marchait devant elle, la sacoche jaune au côté pleine de papiers, elle eut l'intuition que cet homme pouvait aller prendre ou porter des ordres à la maison d'arrêt.

Elle le suivit.

En effet, elle ne se trompait pas.

Il s'arrêta devant la maison d'arrêt, sonna, entra.

Peut-être venait-il chercher Georget ?

Cette pensée traversa l'esprit de la fillette et la fit trembler de joie.

Elle se dissimula le mieux qu'elle put, attendit.

Une demi-heure se passa.

Le gendarme ressortit, mais il était seul.

Des enfants jouaient devant la prison.

Elle parut tout à coup prendre intérêt à leur jeu, mais elle regardait pendant ce temps-là les fenêtres grillées, se disant qu'il viendrait peut-être à la pensée de Georget d'apparaître à l'une de ces fenêtres et de la voir.

Ce fut en vain.

Elle y revint à plusieurs reprises, sans plus de succès.

Le soir, la ville s'endort de bonne heure. Il n'y a plus personne dans les rues, à partir de huit heures du soir en cette saison.

Elle se dit qu'au milieu du silence, si elle chantait, Georget l'entendrait peut-être.

Le ciel était très clair et la lune se leva.

Elle quitta furtivement sa chambre de la guinguette et reprit le chemin de la maison d'arrêt.

Il n'y avait là personne, en effet.

Que pouvait-elle chanter qui éveillât mieux son attention, si ce n'est les *Montagnes de la Savoie* ?

C'était la première qu'ils avaient apprise, eux-mêmes chantée.

C'était la chanson de Fanchon la Vieilleuse et de Girodias.

C'était, entre Fanchon et Georget, en quelque sorte un cri de ralliement, un signe de reconnaissance.

Elle la chanta, les yeux fixés sur ces fenêtres étroites et grillées contre lesquelles brillait la froide lumière de la lune.

Après le premier couplet, elle s'arrêta.

Attentive, elle guettait le moindre mouvement, le moindre geste, vers ces fenêtres derrière lesquelles pleurait sans doute l'enfant si cher à son cœur...

Rien n'apparut.

— Peut-être n'est-il pas là ! se dit-elle...

Et elle attendit un quart d'heure.

Rien, elle commença le deuxième couplet.

Même fièvreuse impatience.

Hélas ! même douloureuse déconvenue.

Elle attendit encore. Il lui semblait qu'elle en serait récompensée. Elle se disait que cette séparation avait été si brusque, si terrible, que le hasard lui devait bien une compensation en lui montrant Bernard, son pauvre petit Bernard, une dernière fois.

Elle commençait pourtant à se désespérer.

Et ce fut bien émue, bien troublée, qu'elle entama le troisième et dernier couplet, sa suprême espérance :

Quinze ans et sans ressource aucune
Que l'on éveille de soupçons !
Oependant j'ai fait ma fortune
Et n'ai donné que mes chansons.
Fillette sage, apporte en France
Tes chansons, tes quinze ans, ta vielle et l'espérance
Et l'espérance !

Mais elle eut, alors, une joie infinie !

Elle aperçut tout à coup, là-haut, sous la clarté lunaire, deux bras qui s'agitaient, envoyaient des baisers.

Était-ce Georget ?

Ou bien était-ce un détenu qui l'avait entendue, avait ouvert sa fenêtre pour l'écouter et applaudissait la séduisante chanteuse ?

Comment le savoir ?

Son incertitude ne dura pas longtemps, car, d'en haut, tout à coup descendit la voix claire et vibrante de Georget !

De Georget qui lui renvoyait la suprême consolation de l'Espérance, ainsi qu'il l'avait fait l'avant veille, en passant près de Fanchon, le long de la forêt, alors qu'il était conduit par les gendarmes :

Grâce à tes soins quand ma paupière
En se rouvrant a pu te voir

J'ai condamné ma vie entière
A la douleur, au désespoir.
Et cependant, à la souffrance
Le dernier bien qu'on peut ravir,
C'est l'espérance
En l'avenir
Sans espérance
Mieux vaut mourir !

Mais ils ne pouvaient ainsi correspondre sans éveiller l'attention. Tous les deux, si loin qu'ils fussent l'un de l'autre, l'avaient compris.

Les deux bras s'agitèrent en haut une dernière fois.

Ils allèrent chercher, vers ses lèvres, vers un visage chéri qu'elle ne pouvait voir, des baisers qu'ils lui envoyaient.

Et ce fut tout.

La jeune fille reprit tristement le chemin de sa chambre ; mais, cette nuit-là, elle ne dormit pas.

Barbet s'aperçut de cette insomnie et de cette tristesse, car, à plusieurs reprises, se relevant, il vint poser sa tête aux droites oreilles pointues, sur le bord du lit.

Elle le caressa de la main, distraitement.

Ce fut le matin, seulement, qu'elle s'endormit.

Elle quitta la ville dans l'après-midi, le cœur bien gros, laissant derrière son Bernard dont elle ne connaissait pas le sort. Elle recommença, comme ils avaient fait ensemble jadis, d'errer de village en village.

Mais cette vie lui paraissait lourde, insupportable, à présent qu'elle était seule, que Georget n'était plus là pour l'égayer de sa bonne humeur, car il était si gai, Georget !

Pourtant, au milieu de ce deuil, au milieu de ce désespoir, une lueur jaillit tout à coup :

— Je le retrouverai, quelque soit l'endroit où on me le cache, et je lui rendrai la liberté !...

Huit jours après, la gentille fillette, un peu affolée, un peu éperdue par l'agitation tumultueuse de la grande ville, faisait son entrée dans Paris...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

FANCHON AMOUREUSE

I

Comme elle avait le cœur serré en se jetant dans ce tourbillon humain de Paris la grande ville ! Elle se mit à chercher doucement, au hasard des avenues, des rues et des boulevards. Tout d'abord, il y eut dans son cerveau une sorte d'ivresse, l'ivresse de la foule grouillante, de la vie intense qui se manifestait autour d'elle. Puis, peu à peu, ses yeux en furent amusés. Tant d'aspects divers s'offraient à sa vue, tant de beautés, tant de choses dont elle avait entendu bien des fois parler, mais qu'elle ne pouvait guère se figurer, même en rêve !

Elle remarqua que cette foule ne prenait pas garde à elle.

On eût dit que tout ce monde était aveugle et ne la voyait pas, tant il la coudoyait avec indifférence.

Cela lui rendit son courage et sa présence d'esprit.

C'est à peine, si, de temps à autre, quelques gamins s'arrêtaient pour regarder de plus près l'instrument de musique qu'elle portait à son côté et dont la forme singulière ne leur rappelait rien qu'ils eussent déjà vu.

Puis, ils lui souriaient.

Elle souriait aussi, bien qu'elle eût la mort dans l'âme depuis que son Petit-Bernard avait disparu.

Mais déjà elle comprenait que, dans la vie qui lui était faite, elle devrait offrir au public ses sourires avec des chansons ; qu'elle devrait garder pour elle, pour l'intimité, pour la solitude, ses larmes et que le public qui ne lui demandait qu'un moment de plaisir ne devait même pas se douter que son cœur était gonflé de tristesse.

Ce premier jour, pourtant, elle ne chanta pas.

Non, elle n'en aurait pas eu la force.

Sa tête était serrée comme dans un étau et, parfois, cela lui faisait si mal qu'elle s'arrêtait pour y porter la main ou bien elle allait appuyer son front brûlant sur la vitre d'une devanture afin d'obtenir du soulagement.

La nuit vint. Les becs de gaz s'allumèrent. Elle se sentit très fatiguée. En même temps, elle avait très faim, très soif. Elle entra chez un boulanger, acheta un peu de pain. Chez un charretier, elle eut un morceau de saucisson et s'attablant à une table sur le trottoir, devant la boutique d'un marchand de vins, elle se restaura paisiblement.

Puis, elle songea à chercher un gîte.

Un invincible besoin de sommeil la prenait. Cela était si impérieux, si violent, qu'on eût dit qu'elle avait pris quelque narcotique. Elle se renseigna, auprès du marchand de vins.

Celui-ci, intéressé, lui demanda quelques renseignements.

Il tenait lui-même un hôtel, habité par des ouvriers et de petits employés.

Une chambre, ou plutôt un cabinet, était libre, tout en haut, sous les combles.

Il proposa de la lui louer, pour dix francs par mois.

— Ça n'est pas luxueux, mais c'est honnête, dit-il.

Elle accepta.

Elle était venue s'échouer ainsi, au travers du Paris en fièvre, sans savoir, quai des Grands-Augustins.

Le marchand de vins lui fit visiter son nouveau logis.

Il y avait juste la place d'un petit lit de fer, d'une chaise et d'une commode.

— On paye d'avance, dit-il, mais tout de même si vous n'avez que cent sous, je vous louerai pour quelques jours pour vous débrouiller et pour trouver le reste.

Elle remercia.

Elle avait quelques petites économies.

Elle paya tout de suite dix francs.

Le marchand de vins était à peine sorti qu'elle fermait sa porte et se jetait sur son lit, tout habillée, tellement le besoin de sommeil était grand.

Et elle s'endormit aussitôt.

Elle ne se réveilla que le lendemain au grand jour.

Un roulement énorme montait jusqu'à elle.

C'était Paris en travail.

Elle descendit, mangea un morceau de pain, puis partit.

Elle vagabonda au hasard, entrant dans les cours, jouant, chantant ses naïves chansons, souvent chassée par les concierges, toléré également et alors récoltant quelques sous.

Mais, rarement, tombaient ces quelques sous.

Eile avait fait beaucoup de chemin le soir et la récolte était bien maigre. . . .

Ah ! comme elles étaient lointaines, ces journées de la foire d'Orléans où les paysans endimanchés lui avaient fait faire une si belle collecte !

Le lendemain, elle recommença.

Elle continuait d'aller au hasard, ne sachant pas que pour cette sorte de mendicité, comme du reste pour toutes les petites industries de la rue parisienne, il est besoin d'habitude, d'expérience, presque d'une éducation spéciale.

Certains quartiers sont à fuir ; certains autres, au contraire, sont à fréquenter.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

XXIV

(Suite et fin)

— Ce matin, mon oncle est entré furtivement dans ma chambre pendant que notre enfant dormait ; je l'ai surpris près du berceau dont il avait écarté les rideaux ; il était comme en extase et il avait les yeux mouillés de larmes.

— Ah ! fit Eugène, ayant l'air de n'attacher aucune importance aux paroles d'Emmeline.

Déjà il avait fait certaines remarques qui l'avaient beaucoup surpris.

Le comte de Sisterne était triste. Pourquoi devant Gabrielle paraissait-il gêné ? . . . Pourquoi, quand il adressait la parole à la jeune femme, pourquoi sa voix tremblait-elle ?

N'y avait-il pas dans tout cela, en effet, quelque chose d'étrange ?

— Si c'était lui ! pensa le comte de Coulange.

Il n'y avait encore qu'un doute dans son esprit.

Transportons-nous au château de Chesnel, qui est devenu la résidence d'été du comte de Coulange.

Gabrielle et Mélanie sont assises sur un banc rustique ; elles causent. Un peu plus loin, Mmes de Valcourt et Emmeline sont assises sous une charmille. Mme de Valcourt est plongée dans une lecture qui paraît vivement l'intéresser. Emmeline travaille à une broderie, tout en ayant les yeux sur son enfant, qu'une jeune bonne promène dans une voiture d'osier.

Le comte de Sisterne, la tête inclinée et les mains derrière le dos, marche lentement dans une allée. Il semble livré à de graves réflexions.

La petite voiture, conduite par la bonne, entra dans l'allée que suivait l'amiral : Tout à coup le petit Edouard aperçut M. de Sisterne, il se mit à pousser des cris joyeux, puis arrivé tout prêt de lui, il lui tendit ses bras en agitant ses petites mains.

— Il ne veut plus rester dans sa voiture, il me demande de le prendre, dit l'amiral à la jeune servante.

L'enfant continuait à lui tendre ses bras, pendant que son petit corps se soulevait.

L'amiral l'enleva de la voiture et se mit à marcher rapidement en le serrant doucement contre son cœur. Après avoir fait une vingtaine de pas, il s'arrêta à l'entrée d'un berceau de chèvrefeuille.

Au même instant le comte de Coulange se glissait sans bruit derrière le berceau.

L'amiral couvrait de baisers le front et les joues de l'enfant qui lui souriait.

— Au moins toi, disait-il d'une voix émue, je peux te serrer dans mes bras, je peux t'embrasser, te donner des preuves de ma tendresse ; je peux t'appeler mon fils. . . Mon fils. . . Comme ce nom de mon fils est doux à prononcer ! Il fait tressaillir tout mon être. . .

Va, continua-t-il, parlant à l'enfant comme s'il eût pu le comprendre, je suis un homme bien malheureux : j'ai un fils et il porte un autre nom que le mien. . . Je le vois tous les jours, pour lui mon cœur est plein de tendresse, et je n'ose lui ouvrir mes bras et il m'est défendu de lui dire : Je suis ton père ! N'est-ce pas un affreux supplice ?

A ce moment la servante s'avança vers lui.

— Monsieur l'amiral, dit-elle, Mme la comtesse demande l'enfant.

L'amiral embrassa une fois encore le bébé, puis il le mit dans les bras de la bonne, qui s'empressa de le porter à Emmeline.

Alors, Eugène s'élança de l'endroit où il était caché et parut devant M. de Sisterne, qui resta tout interdit.

— J'étais là, dit le comte de Coulange, je vous ai vu embrasser l'enfant et j'ai entendu vos paroles.

— Je me suis trahi ! murmura M. de Sisterne.

Il laissa échapper un soupir et baissa la tête.

— Mais embrassez-moi donc, mon père ! s'écria Eugène.

— Ah ! mon fils, mon fils ! exclama l'amiral.

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon père, pourquoi n'avez-vous pas avoué votre mariage avec ma mère ? demanda Eugène.

— Si elle l'eût voulu, elle serait comtesse de Sisterne.

— Ainsi, elle a refusé ? . . .

— Oui.

— Et vous l'aimez toujours ?

— Je n'ai jamais cessé de l'aimer.

— Attendez-moi ici un instant, dit Eugène.

Et il s'éloigna précipitamment. Il revint au bout d'un instant tenant Gabrielle par la main.

— Chère mère, lui dit-il, je te demande ta main pour M. de Sisterne.

La jeune femme resta muette et surprise.

— Gabrielle, Gabrielle, consentez ! dit l'amiral d'une voix suppliante.

— Eugène, tu sais donc ? . . . balbutia-t-elle.

— Oui, je sais qu'il est mon père.

— Et tu veux ?

— Son bonheur et le tien.

Eugène prit la main de Gabrielle et la mit dans celle du comte de Sisterne.

— Vous êtes deux contre moi, dit-elle avec un doux sourire, il faut bien que je me déclare vaincue. Mais que dira le monde ?

— Chère mère, répondit Eugène, ne pense point à ce que dira le monde, écoute plutôt ce que dit ton cœur.

FIN

Pensee de Printemps — (Suite et fin)

il tou . jours a moi oui reponds moi ce bien est
cresc.

il tou, jours a moi reponds moi il tou, jours a
 reponds moi ce bien est

moi je viens t'of . . . frir et mon cœur et ma foi ré . ponds moi

sort va dé . pen . dre de toi
 RAFAËLA.
 Par

g' coupler
 Par vous ven . bli . lit mon en . fan . ce tout mon bon . heur je vous le dois
 et pour vous ma reconnais . san . ce ne doit s'ê . tern . dre qu'a . vec moi oui croyez . moi oui croyez .
 moi ne doit s'ê . tern . dre qu'avec moi croyez moi croyez moi ne doit s'ê . tern . dre qu'avec moi or . don . nez
 dans de mon sort et de moi or don nez dans de mon sort et de moi

blan . ches a . mou . veu :
 Le temps de
pp
dim.
p
pp

n'a . voir plus, a deus, qu'un seul che . mon!
 Ab! *mf*

Tous les é . tres é . pris — se cher . chent dans l'es .

Bles . ses du me . me mal
Poco rall.
mf
a Tempo
dim.
p
mf

douc nul ne vent que rir
 Ha -
 me des fleurs se veille au vent le ger qui pas -
 se
 toi ci ve nir le temps d'ai - mer
 cl - den mou - rir
 a Tempo 1^o
 *

2

HAYDIE

Musique de D. F. AUBER.

ROMANSE écrite par M^{rs} GRIMY et M. ROGER.

PRIX 25 50

And^{te} con moto. (♩ = 84)

PIANO.

LOREDAN.

Mes jours sont
 à la tris - tes - se na - vaient de char - me que par
 toi pour seubien ja rai - ta ten dres se ce bien est

3



I

Madame (au nouveau jardinier). — Pat, Brigitte est malade et le salon a grand besoin d'être balayé. Comme la cuisinière n'a pas le temps de le faire, j'ai pensé à vous demander cela à vous. Pensez-vous pouvoir y arriver ?



II

Pat. — Dame, je n'ai jamais balayé de salon, mais regardez mes allées. Je ne crois pas qu'on me batte sous le rapport de la propreté dans mon ouvrage. Je vais y aller.

Madame. — Je vous remercie, Pat. Et surtout ne laissez pas de poussière et faites bien attention de ne rien abîmer, car c'est un tapis de beaucoup de valeur.



III

Pat (qui s'est mis rigoureusement à l'ouvrage). — Je parierais bien ma vie contre un verre de gin que ce tapis-là n'a jamais été nettoyé à fond depuis qu'il est posé. Ils vont voir si Pat est un imbécile.

LES SINGES

Les pauvres beaux vers ! La foule s'en joue :
Ils sont à ses yeux insolents et vains.
Les singes se sont barbouillés la joue
Au pollen doré des grands lis divins.

Le vulgaire hait les chefs-d'œuvre. Il loue
Le bruit des écus et l'odeur des vins.
Les singes se sont barbouillés la joue
Au pollen doré des grands lis divins.

Le progrès souvent glisse dans la boue.
Il repart, souillé, du fond des ravins.
Les singes se sont barbouillés de boue
Au pollen doré des grands lis divins.

EMILE HUZELIN.

VISITES ACADÉMIQUES

PROSPER CHAROUX, trente-neuf ans.

MAURICE DUVAR, soixante-dix ans, membre de l'Académie

En hiver. Chez Duvar. Un grand cabinet de travail. Au coin du feu entre chien et loup, Charoux et Duvar sont assis.

DUVAR. — ... sur mon appui qui ne vous manquera jamais, cher enfant, jamais.

CHAROUX. — Oh ! monsieur.

DUVAR. — Voilà cinq ou six ans que je vous suis, et de très près... Je connais tout ce qui est sorti de votre plume. Vous avez un grand talent !

CHAROUX. — Je vous en prie...

DUVAR. — Votre dernier roman, *Un honnête homme*, n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. Je l'ai donné à lire à ma femme. Pour ma part, je serais très fier de l'avoir signé.

CHAROUX. — Vous ? monsieur ?

DUVAR. — Oui, mon jeune ami.

CHAROUX. — Vous, l'admirable écrivain, le délicieux conteur des *Larmes d'or*, l'auteur de vingt-cinq romans qui sont la plus puissante et la plus synthétique peinture de ce temps-ci ? Vous me rendez bien confus.

DUVAR. — Je n'ai pas fini. Je puis vous dire, encore... sous le sceau du secret par exemple ?

CHAROUX. — N'ayez pas peur, monsieur !

DUVAR. — ... Et ceci vous sera plus agréable que tous mes compliments... Vous ne devinez pas ?

CHAROUX, tremblant. — Je n'ose.

DUVAR. — Osez. Vous y êtes ! Oui, nous avons, ces jours derniers, prononcé très sérieusement votre nom à l'Académie... (Un silence). Eh bien ! Vous vous taisez ?

CHAROUX. — Je suis si heureux, si...

DUVAR. — Le marquis de Sainte-Hélène qui a chez nous une grosse influence et qui vous aime beaucoup.

CHAROUX. — Oh ! je le lui rends bien !

DUVAR. — Le marquis de Sainte-Hélène a dit textuellement : " Si le petit Charoux est sage... il n'est pas impossible quod d'ici dix-huit mois, hé ! hé !

CHAROUX. — Il a dit cela, ce bon...

DUVAR. — Il l'a dit.

CHAROUX. — A qui ?

DUVAR. — A moi et à deux ou trois autres de mes collègues. Jeudi dernier, dans le cabinet de Pingard.

CHAROUX. — Ah ! monsieur ! monsieur !

DUVAR. — Ça vous fait plaisir ?

CHAROUX. — Vous pensez ! Et puis, ce qui me rend surtout heureux, c'est la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi, de l'intérêt que vous daigniez prendre à ce que j'écris.

DUVAR. — Très vif, croyez-le.

CHAROUX. — C'est une grande consolation pour moi, monsieur, car, je ne vous le cache pas, depuis quelque temps j'étais très découragé.

DUVAR. — A votre âge ? Et pourquoi ?

CHAROUX. — Ah ! si vous saviez !

DUVAR. — Qu'y a-t-il ? Contez moi vos ennuis.

CHAROUX. — Il y a, monsieur... Il y a qu'on me traîne quotidiennement dans la boue.

DUVAR. — Vous ? Mais qui cela, grands dieux ?

CHAROUX. — Les jeunes, monsieur, la clique des jeunes.

DUVAR. — Je ne comprends pas. Il me semble qu'ils devraient plutôt se réclamer de vous, être fiers de vos succès, s'autoriser de votre exemple et prendre courage pour travailler... monter à leur tour. Car vous êtes un jeune, sapristi ! et un vrai ! Trente-neuf ans ! Vous êtes un gamin, Qu'est-ce qu'il leur faut donc ?

CHAROUX. — Je pense comme vous. Mais cela n'empêche pas que, malgré mon âge, on m'attaque et on m'éreinte à tout propos.

DUVAR. — Vraiment ?

CHAROUX. — Je suis un vieux pour eux ! parce que j'ai eu la chance d'être décoré de bonne heure, que tout m'a réussi, que mes livres se vendent comme du pain, il faut m'égorger, et avoir ma peau ! Il finiront peut-être bien par l'avoir !

DUVAR. — Défendez-vous.

CHAROUX. — On ne peut pas, monsieur. Il n'y a rien à faire. Si encore c'était une guerre loyale ! Mais vous n'imaginez pas la sauvagerie, la férocité abjecte et perfide, avec laquelle ces petits jaguars s'attaquent à leurs frères aînés, leurs camarades et amis d'hier ?

IL VOULAIT VOIR



Isaacsstein pere. — Bar Abraham, Salomon, bourgeois prises-tu cette bonté ?
Salomon. — Chai endentu tire bar Pongle Chacop que le temps c'était te l'archent et cho foux le foir.

LES DEUX CÔTÉS D'UN DRAME



Louiset. — Viens, Henri, on va avoir du fun. Le vieux Jones qui a posé un chapeau sur la clôture, nous allons l'enlever à coup de pierres.

DUVARS — J'entends. Que voulez vous ? L'eau baptismale de la gloire est boueuse, mon ami. Et puis, il en a toujours été de même.

CHAROUX. — Je ne voudrais pas vous contredire, monsieur, mais...

DUVARS. — Rien n'est changé, allez ! Rien !

CHAROUX. — Permettez-moi de protester. Je me doute bien qu'autrefois, quand j'étais un écolier, que j'avais l'âge des appétits et des sottises intranquillantes, je n'ai pas toujours observé... Non.

DUVARS. — Il n'est pas question de vous !

CHAROUX. — ... Il a pu, hélas ! m'arriver d'avoir la plume agressive et dure ! Je n'ai pas attendu à cette heure pour le regretter. Mais cela n'approchait pas du vocabulaire et du ton qu'on emploie aujourd'hui couramment ! La devise de ces messieurs paraît être : " Insultons ! Insultons ! Il en reste toujours quelque chose ! " La calomnie que flétrissait Beaumarchais, ne fait plus leur affaire. On la rejette comme insuffisante et trop artistique. La belle et grosse injure ! à la bonne heure ! La basse invective, à tour de plumes d'oie... voilà le plaisir et le sport ! Qu'est ce que je dis ? L'insulte est déjà rococo et défraîchie. Il reste encore à faire un petit pas dans le ruisseau. On est en train. Avant Noël, on " engueulera. " Car tout se démocratise à cette plate époque, tout, jusqu'à la mauvaise foi elle-même. On a perdu l'art de la méchanceté courtoise ! Où sont les temps héroïques de l'impertinence ? L'engueuleur est le roi de demain.

DUVARS. — Vous pouvez même dire d'aujourd'hui. A quoi bon s'en étonner ? On a les rois qu'on mérite. Pourtant, ne vous échauffez pas, mon ami, et ne vous mettez pas ainsi sous pression : c'est de la vapeur perdue. Moi, qui ai plus de passé que vous, je puis vous certifier que les petits requins qui escortaient mon bateau valaient ceux qui suivent le vôtre. L'homme se rassemble, et ce n'est pas toujours ce qu'il fait de plus honorable. Mais on ne doit pas trop lui en vouloir, car il n'y a guère de sa faute. Vous parlez d'eng... — Ah ! le vilain mot, la vilaine chose ! — et vous semblez croire, qu'on ait, pour s'y mettre, attendu votre ère ? Détrompez-vous. Ça se faisait de mon modeste temps, jeune homme, et du temps de mon cher père aussi !

CHAROUX. — Pas à ce point-là, monsieur ! (*Duvars s'est levé, a été prendre un gros cahier sur un rayon de sa bibliothèque.*)

DUVARS. — Si, monsieur. Tenez ! (*Il ouvre le cahier.*) Voici un volume, un grand in-octavo où j'ai colligé tous les articles d'éreintement et d'insultes qui m'ont été consacrés depuis quarante ans. Il y en a beaucoup, et d'assez coquets, je vous assure. (*Il feuillette en souriant.*) Cherchons dans les réussis... Un entre autres, voilà dix-huit ans... (*S'arrêtant à une page*) Comme ça se trouve ! Justement, je tombe dessus ! Savourez un peu... Vous allez vous amuser. (*Il lit.*) " Un pur crétin. " (*S'interrompant.*) C'est le titre. Il s'agit de moi.

CHAROUX. — Oh ! oh ! Déjà on se servait de ces mots ?

DUVARS. — Oui, mais attendez. Ça n'est encore rien. Je ne vous lirai

pas l'article qui est trop long ; je vous passe le début et le milieu, pour ne vous citer que la fin. (*Il lit.*) " La réputation du nommé Duvars est un des plus écœurants exemples de l'imbécillité humaine. Que ce raté, sans style et sans fond, sans forme et sans couleur, que ce néant bouffi soit arrivé à franchir l'admiration des concierges et des cuisinières au point de donner le change au grand public, d'obtenir places et faveurs, d'être nommé officier de la Légion d'honneur et de prétendre à l'Académie !... voilà qui devient scandale et passe l'honneur ! Il faut le crier, le hurler : Duvars n'existe pas, et les fameuses *Larmes d'or* grâce auxquelles il a crocheté sa réputation ne sont même pas de lui ! Mais Duvars qui est très riche (on demande la source !) Duvars n'est qu'un pur crétin servi par des organes. " (*Il s'arrête.*) Eh bien ?

CHAROUX, pénétré. — C'est dégoûtant. Mais j'espère, maître, que vous vous êtes montré ?

DUVARS. — Non.

CHAROUX. — Vous ne vous êtes pas battu ?



II

(*De l'autre côté de la clôture.*) Jones et sa femme devisent paisiblement sur le sort d'un joli petit cochon qu'ils viennent d'acheter.

DUVARS. — Il aurait fallu se battre tous les jours, mon ami, du matin au soir. Bussy d'Amboise n'y eût pas suffi.

CHAROUX. — Alors, vous avez laissé passer ça ? Sans rien faire ?

DUVARS. — Que non ! Pas sans rien faire.

CHAROUX. — A la bonne heure ! Et qu'avez-vous fait ?

DUVARS. — J'ai travaillé.

CHAROUX. — Ah !

DUVARS. — Oui. Je n'ai jamais répondu autrement aux injures. C'est mon arme, à moi. On se bat à ce qu'on peut. Je me bats au travail, avec corps à corps et des deux mains.

CHAROUX. — Mais quel est le misérable qui a eu l'audace ?...

DUVARS. — L'article en question ?

CHAROUX. — Oui.

DUVARS, mollement. — A quoi bon ? N'en parlons plus.

CHAROUX. — Je le connais ?

DUVARS. — Certainement. Vous seriez bien surpris si je vous le nommais.

CHAROUX, malicieux. — C'est un de mes camarades ?

DUVARS, résolu. — N'insistez pas.

CHAROUX. — Je vous en prie, maître !

DUVARS. — Pourquoi ? Vous serez bien avancé.

CHAROUX, avec force. — Pour vous venger !

DUVARS, sévère, lui mettant la signature sous le nez. — Vengez-moi donc !

CHAROUX, lit et pousse un cri. — Oh ! Non !!

DUVARS. — Si, monsieur.

CHAROUX. — Ce n'est pas possible !

DUVARS. — Cependant... Prosper Charoux... C'est bien vous ?

CHAROUX. — Jamais je n'ai écrit ça !

DUVARS. — En voici la preuve !

CHAROUX. — C'est un autre. Il peut y en avoir plusieurs !

DUVARS. — Non. Il n'y a pas deux Charoux. Heureusement ! Il n'y en

à qu'un. Celui de l'article et celui d'aujourd'hui... c'est le même — avec dix-huit ans entre les deux ! C'est vous !

CHAROUX.—Mais... Je me rappellerais, si c'était moi !... Je ne me rappelle rien, rien !

DUVARS.—On ne se rappelle jamais le mal qu'on a fait, jeune homme.

On l'oublie aussi vite que le bien qu'on a reçu. Vous avez les larmes aux yeux. D'humiliation ? De colère ?

CHAROUX.—De rage, de honte et de remords... De tout... oui, monsieur.

DUVARS.—Vous m'en voulez ?

CHAROUX.—Moins qu'à moi-même. (*Se levant.*) Et je pars. Sans avoir même la ressource de pouvoir vous offrir décemment mes excuses et mes regrets.

DUVARS.—Je les prends tout de même.

CHAROUX.—Adieu, monsieur.

DUVARS.—Restez. Ah ! mon pauvre enfant ! La leçon est dure. Mais dame... aussi !... Voyez le hasard ? Nous autres, les purs crétins, nous disons complaisamment la Providence. Admirez ce qu'elle fait, cette vieille rusée de Providence, complice ! Elle vous envoie chez moi, me solliciter pour l'Académie, dix huit ans après que vous m'avez vilipendé !... Vous m'avez haï... insulté... Vous avez dû souhaiter ma mort ! Ne protestez pas ! Ça ne m'a nullement porté malheur, comme vous pouvez vous en rendre compte. Et de tout cela vous ne vous souvenez même plus ! Quelle dérision ! Je vais plus loin... Vous m'aimez aujourd'hui, vous m'aimez très sincèrement. Et vous vous plaignez à moi de la jeunesse irrévérente et cruelle qui se rend coupable envers vous des pires procédés dont vous oubliez vous être abondamment servis à l'égard de vos anciens. N'y a-t-il pas là, dites-moi, matière à un pou de réflexion ? Pensez vous au mal qu'on dit, au mal qu'on fait, aux autres et à soi, en parfaite inutilité, en splendide pure perte ? Et que de temps gâché ! de précieux temps ! Répondez !

LES DEUX CÔTÉS D'UN DRAME — (*Suite et fin*)



III

Henri.—Regarde bien celle-là si le chapeau ne va pas sauter.

CHAROUX.—Que voulez-vous que je vous dise ! vous avez raison... Une chose me console... c'est que vous étiez d'une intelligence trop haute et trop sereine pour attacher la moindre importance à ces folles sottises d'un enfant... J'avais vingt ans ! Je ne savais pas ce que je faisais. Franchement, est-ce que vous vous sentiez atteint par ces piètres et puériles injures ? Non.

DUVARS.—Moi, pas. Quoique... Mais autour de moi... près de moi ? Ah ! ah ! les jeunes gens, âge sans pitié, quand vous partez, quand vous foncez en belle guerre haineuse contre un arrivé, songez vous à ceux qui l'entourent et que vous frappez avant lui ? Songez-vous aux femmes, aux filles, aux mères, aux innocentes qui vous lisent, elles toujours, et que vous faites pleurer ?

CHAROUX.—Oh ! Ça ne va pas jusque-là !

DUVARS.—Je vous demande pardon, mon petit ami. Tous les articles que vous voyez dans ce livre, c'est ma femme et mes deux filles qui les ont coupés, classés, collés, souvent en proie à l'indignation et au chagrin.

Ça se faisait le soir, sous la lampe, avec de gros soupirs. Ah ! elles ne vous portaient pas dans leur cœur, Mme et Mlle Duvars, je vous prie de le croire ! J'avais beau leur répéter : " Mais ça n'a aucune importance, mes bons enfants. Ce monsieur est un jeune ! Il est dans son rôle humain. Il écrit ça... parce qu'il rage... sans me connaître... Demain il me couvrira de fleurs avec le même entrain. C'est la vie, la vie littéraire ! " A la longue, j'ai fini par les convertir. Aujourd'hui, elles sont dressées. Seulement, c'est un peu tard. Et elles y ont mis le temps. Enfin, c'est pardonné. A cause d'elles, pour elles, je vous promets ma voix. Et à tous les tours... parce que vous avez du talent...

CHAROUX.—Oh ! monsieur !

DUVARS.—Principalement depuis que vous commencez à vieillir. Vous continuerez, je l'espère pour vous. Voilà que vous avez déjà vos jeunes aux talons. Ça va bien. Ils vont vous mordre et vous déchirer... Apprenez pour votre peine, à ne pas leur en vouloir, et, plus tard, rendez-leur le bien pour le mal. D'abord, c'est chrétien, c'est de bon goût ; et puis, pour nous autres vieux vindicatifs, il y a là... comme une espèce d'élégance. Que voulez-vous ? On est immortel ; on n'est pas parfait.

HENRI LAVEDAN.

LE PROCUREUR IMPORTUN

Un procureur venait souvent rendre visite à un personnage haut placé. Un matin, cet homme se présente, et, par l'intermédiaire du domestique, s'établit le dialogue suivant : " Mais je suis encore au lit. — Eh bien ! j'attendrai qu'il soit levé. — je suis malade à ne pouvoir remuer. — J'ai justement un bon remède à lui enseigner ? — Comment le recevoir ? je suis à l'extrémité. — Ce serait pour moi le plus grand chagrin de ne pouvoir lui dire adieu. — Eh ! parbleu ! me voilà mort. — Que j'ai du moins la consolation de lui jeter de l'eau bénite. " Forcé fut bien de recevoir l'importun.

BIEN NATUREL

Le curé.—Et vous, Mathurin, dites moi un peu voir, pourquoi Eve a mangé la pomme dans le Paradis terrestre ?

Mathurin (10 ans, mais roublard).—Parce que le Seigneur lui avait dit de ne pas le faire ?

LES PLEURS CHANGÉS EN RIS

Une dame respectable, voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes : " Mon Dieu, rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants. " Un homme, qui avait épousé une autre de ses filles, s'approcha d'elle, et, la tirant par la manche : " Madame, dit-il, les gendres en sont-ils ? " Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles firent faire un grand éclat de rire à la mère, à la malade et à toute la famille qui l'entourait. Bien plus, cet accès de belle humeur agit heureusement sur la malade, et Dieu ne prit, pour le moment, ni la fille ni les autres enfants.



IV

Mais un cri a retenti et les deux farceurs ont cru comprendre que la tête de Jones était dans le chapeau.

MODÈS PARISIENNES



CAPOTE BRITRY sans brides, pour dames et jeunes filles, en gaze gaufrée soie avec fond en jais : sur le côté, nœud en ruban de gaze de soie et piquet de bruyère retenu au pied par un bouquet de myosotis se répétant de l'autre côté. Cette gracieuse capote se fait en noir, et les myosotis bleus ou roses se remplacent par des violettes nuance naturelle, blanches ou noires : des coucous jaunes, roses, mauves, rouges ou rubis ; des bleusets ou des roses en toutes teintes, au choix.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)

No 271. — Une des jupes les plus nouvelles est celle que nous donnons ci-dessous. Elle est en moiré noir riche ; le lé du devant et ceux des côtés limités par un cordonnet en satin noir descendant de la taille jusqu'au tiers inférieur de la jupe où ils se terminent par un ornement en forme de trèfle. La jupe est collante aux hanches et, pour suivre les derniers caprices de la mode, devant et côtés s'élargissent graduellement vers le bas. Le lé du devant, et ceux de côtés, à partir du tiers inférieur, se prolongent en double-jupe, grâce à un pli intérieur additionnel, ce qui produit un très bel effet en marche. Les lés du derrière affectent la forme éventail, la pointe dirigée vers le milieu de la taille où se termine l'ouverture. Le bas est garni, jusqu'à hauteur du pli, de crinoline légère ; la jupe, intérieurement doublée partout en taffetas écossais.

Drap, soie, popeline, velours, foulard, n'importe quelle étoffe peut être employée. La jupe peut être tel qu'indiqué ou avec n'importe quelle autre ornementation.

Elle exige 4 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces de largeur, pour une dame de taille moyenne.

Patrons de 22 à 32 de mesure de taille.



No 271 Jupe pour dame.



No 288. Peignoir pour enfant.

No 288. — Ce peignoir, très confortable, se confectionne en flanelle française ou toute autre flanelle ; il peut être porté comme chemise de nuit pendant les nuits froides ou en attendant le bain du matin.

Celui que nous représentons est en flanelle française, d'une couleur bleue délicate.

Les dos et devant sont froncés sur un empiècement double ne portant de coutures qu'aux épaules. Le peignoir se ferme sur le devant par un simple pli sur lequel on fait les boutonnières. La manche, à une seule couture, est froncée haut et bas avec poignet volant de dentelle. Au cou, un large col tombant sur les épaules est gracieusement garni de dentelles.

4 verges d'étoffe, en 27 pouces de largeur, sont nécessaires à la confection d'un vêtement semblable pour un enfant de 6 ans.

Le n° 288 est coupé dans les grandeurs de 2, 4, 6, 8 et 10 ans.

CLARA LLOYD.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

INFORMATIONS

LES BATEAUX PHARES ÉLECTRIQUES

Un nouveau bateau phare électrique vint d'être ancré définitivement sur les dangereux bancs Diamont, au delà du cap de Hatteras, par 54m de profondeur, et en supportant vaillamment, depuis trois mois, l'assaut des terribles lames de l'Atlantique, il a prouvé au Lighthouse board des Etats-Unis qu'il saurait se maintenir à son poste périlleux jusqu'à ce qu'un phare puisse le remplacer, comme on a l'intention de le faire plus tard. Ainsi que son sosie le bateau de Fire-Island, il ne consiste pas en un simple ponton ; ces deux bâtiments sont, au contraire, munis d'une machine motrice à vapeur et d'une hélice qui leur serviraient à se tirer d'un mauvais pas en cas de rupture des chaînes d'ancrage. Quand à leur matériel électrique, il est des plus complets et en double exemplaire pour plus de sûreté : l'éclairage, le chauffage, les pompes, les signaux de brouillard, les treuils, tout s'obtient et tout fonctionne par l'électricité.

Le matériel générateur consiste en deux moteurs à vapeur, type de la marine, directement accouplés à des dynamos de la General Electric Co. Chaque dynamo, à quatre pôles, est d'une puissance de 8 kW ; ils alimentent par courant à 100 V huit lampes de 105 bougies chacune, quatre en tête de chaque mât, et quarante lampes de 16 bougies pour l'éclairage intérieur du bâtiment. Les feux des mâts se composent de trois lampes de 100 bougies renfermées dans des lanternes à lentilles, la quatrième servant de réserve. À l'aide d'un interrupteur automatique, on obtient les signaux réglementaires : un feu blanc fixe pendant 12 secondes suivi d'une éclipse de 3 secondes. Le plan focal de ces fanaux est situé à 17,20m au-dessus du niveau de la mer et leur portée par temps clair atteint facilement 13 milles marins.

x

PAS DE CHANCE

L'abbé Boyer, l'auteur de cette *Judith* contre laquelle Racine décocha une épigramme restée célèbre, n'avait jamais vu réussir un seul de ses opéras. Il voulut éprouver si tant de chutes n'étaient pas le fait d'un parti pris contre l'auteur, et, quand on joua son *Agamemnon*, tragédie lyrique, il imagina de faire attribuer cette pièce à Padis d'Asseran, jeune garçon nouvellement arrivé à Paris. La pièce fut généralement applaudie. Racine lui-même l'approuva. Le poète, transporté de joie, et ne pouvant se contenir, cria, du milieu du parterre : " Elle est pourtant de Boyer, malgré M. Racine. "

Le lendemain, la pièce fut sifflée à outrance.

x

PRÉVISION DU TEMPS

Voici quelques principes généraux qui nous sont donnés, à ce sujet, par le *Journal d'hygiène* : s'ils ne font pas de bien, comme dit le proverbe, en tous cas, ils ne feront pas de mal.

1° Quand la température monte subitement, il y a une tempête se formant dans le sud du point où l'on se trouve.

2° Quand la température baisse subitement, la tempête se forme dans le nord du lieu où l'on est.

3° Le vent souffle toujours d'une région où il fait beau vers une région où une tempête se forme.

4° Les nuages *cirrus* proviennent toujours d'une région où une tempête est en progrès se dirigeant dans une autre où il fait beau.

5° Les nuages *cumulus* proviennent toujours d'une région de beau temps se dirigeant dans une autre où une tempête se forme.

6° Quand les *cirrus* traversent le ciel rapidement, venant du nord ou du nord-ouest, on peut s'attendre à de la pluie dans les vingt-quatre heures, quelle que soit la température.

7° Quand les *cirrus* marchent rapidement, venant du sud ou du sud-ouest, on peut s'attendre à une pluie d'orage pour le lendemain si c'est en été, et, si c'est en hiver, il y aura tempête de neige.

8° Le vent souffle toujours dans un cercle autour d'une tempête ; quand il vient du nord, il y a grande pluie à l'est ; s'il vient du sud, la grande pluie est à l'ouest ; s'il vient de l'est, la grande pluie est au sud ; s'il vient de l'ouest, la plus grande pluie est au nord.

PAS LA MÊME CHOSE DU TOUT

Bouleau. — J'ai connu un cornettiste qui recevait \$200 pour jouer de son instrument pendant un quart d'heure.

Rouleau. — Moi, j'en connais un, mon voisin, qui devrait recevoir 200 jours de prison.

UNE SOURCE ÉNORME DE DÉPENSES



Lui.—Ma chère amie, il m'est complètement impossible de t'envoyer au bord de la mer cet été. Je n'en ai malheureusement pas les moyens.
 Elle (surprise).—Comment, tu n'en as pas les moyens? Mais cela ne coûte pas plus cher de payer ma pension là-bas qu'ici à l'hôtel!
 Lui.—Très exact. Mais tu ne comptes pas tout l'argent que je serai forcé de dépenser pour m'amuser si tu n'y étais pas.

TRIO DE PROVERBES

Gloire mondaine, gloire vaine.
 ×
 Toute herbe devient paille.
 ×
 Quand on veut l'œuf, on doit laisser chanter la poule.
 SANCIO PANÇA.

Une Recette par Semaine

REMÈDE CONTRE LES CORS AUX PIEDS
 Il est entendu que tous les remèdes contre les cors aux pieds, cette si douloureuse infirmité, sont souverains, et nous ne manquerons pas de présenter aussi cette recette comme telle.
 Vous prenez neuf parties en poids de collodion et une partie analogue d'acide salicylique, puis vous laissez l'un se bien dissoudre dans l'autre et vous ajoutez une quantité de chanvre indien, *cannabis indica* pour employer le nom savant, suffisante pour colorer le liquide en verdâtre; naturellement vous renfermez dans une bouteille bien bouchée, car le collodion aurait une tendance déplorable à s'évaporer. Pour triompher de vos cors, servez-vous d'un pinceau en martre, en poil de chameau, etc.; et appliquez-vous de la mixture trois soirs de suite. Au bout de ce temps vous prenez un bain de pied et les cors se détachent.
 B. DE S.

VARIÉTÉS

Aurons nous bientôt la lanterne idéale pour bicyclettes, la lanterne qui ne fume pas, qui ne sent pas mauvais, qui éclaire et qui ne s'éteint pas?
 Un chimiste américain, M. Nickum, prétend avoir trouvé une lumière sans huile, sans gaz, sans électricité.

M. Nickum, après dix années de recherches et d'expériences, serait arrivé à provoquer dans des globes de verre dans lesquels on aurait fait le vide à la machine pneumatique, des réactions chimiques produisant une lumière nouvelle, une véritable lumière solaire emprisonnée, plus brillante que la lumière de la lampe à arc; ayant plus de fixité que la lumière des becs à incandescence, plus douce que la lumière de la lampe à l'huile. — C'est l'inventeur qui l'affirme.

Pour produire cette lumière, pas n'est besoin de moteurs, de machines ou d'appareils d'aucune espèce. Une fois emprisonnée dans son globe de verre, elle ne s'éteint plus. Ce globe aura la dimension que l'on voudra, pour une forte ou une minime puissance éclairante. On peut le mettre en poche, avec son porte-monnaie et son étui à cigares, et naturellement on peut l'installer sur le guidon de sa bicyclette.

Pas de danger à craindre. Si le globe se brise, la lumière s'évanouit, mais sans la moindre explosion.

LA FABRICATION MODERNE DU PAPIER

Avons-nous besoin de rappeler la facilité avec laquelle se fabrique maintenant le papier, au lieu de la lente production "à la forme", telle qu'elle se pratiquait jadis? Mais voici qu'on met en marche, aux Etats-Unis, une machine dont la productivité dépasse tout ce qu'on avait imaginé jusqu'ici. En effet, elle donnera une bande de papier formidable et continue, large de 3m75, et qui sortira à la vitesse de 152 mètres à la minute: c'est-à-dire qu'au bout d'une heure seulement cette feuille de papier gigantesque, qui sera enroulée et prête à être vendue, pourrait couvrir une surface de 34,200 mètres carrés! Qu'on songe alors au résultat d'une journée de travail.

MADAME JOSEPH RIVET, Montréal

Agée de 52 ans, guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre d'une maladie d'intestins et du retour de l'âge.

Que toutes les femmes malades se souviennent qu'il y a la force et la santé dans ce grand spécifique pour leurs maladies.



MME JOSEPH RIVET.

Aujourd'hui, vous êtes bien, demain, vous êtes malade, peut-être bien malade, vos membres sont engourdis, vous avez chaud, vous avez froid, le sang vous monte à la figure, peu après vous devenez pâle, ensuite le cœur se met à battre avec grande force, tout à coup il cesse de battre, vous devenez faible, vous pensez de mourir, votre corps se gonfle, vous avez mal à l'estomac, votre digestion ne se fait plus, vous vomissez, et quelquefois du sang ou un liquide muqueux, souvent votre corps et votre figure couvrent de boutons qui vous causent une démangeaison insupportable. Vous êtes nerveuse, irritable, vos règles disparaissent lentement, elles apparaissent à des époques irrégulières et après beaucoup de souffrance. Vous souffrez des maladies de retour de l'âge. Ces maladies se font sentir entre l'âge de 15 et 55 ans. C'est

l'âge critique, mesdames, c'est l'âge dangereux, c'est l'âge où la nature change votre constitution. Les médecins vous disent toujours qu'ils ne peuvent rien faire pour vous, que c'est la nature, que votre maladie se passera avec le temps. Mais durant tout ce temps, vous continuez à souffrir inutilement. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des milliers de femmes souffrant du retour de l'âge et peuvent vous guérir aussi. Bien des fois nous avons publié le témoignage de femmes bien connues ici à Montréal, qui ont été guéries de maladies de retour de l'âge par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Aujourd'hui encore, nous publions le portrait, le témoignage et l'adresse complète de Mme Joseph Rivet qui vient d'être guérie des maladies de retour de l'âge par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elle dit: "J'ai beaucoup souffert d'une maladie d'intestins, et depuis plusieurs années le retour de l'âge m'a rendue bien malade. J'ai 52 ans, j'étais toujours constipée, j'avais le foie malade, j'avais beaucoup mal dans le creux de l'estomac, j'étais bien faible, tantôt j'avais chaud, j'avais froid, j'avais de fortes palpitations de cœur, j'avais les pieds et les mains toujours froids et engourdis, j'avais peine à marcher, tant le mal de reins me faisait souffrir. C'est Mme Boutillier qui avait été guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre qui me les a recommandées. Je suis contente de certifier que les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont complètement guérie. Je suis aujourd'hui parfaitement bien, je ne me sens plus aucune douleur, je fais tout mon ouvrage sans fatigue, je suis bien plus forte, mon appétit est bon, ma digestion se fait bien; si j'étais encore malade, je prendrais certainement les Pilules Rouges du Dr Coderre. Je suis certaine que c'est le meilleur remède pour les maladies des femmes." Madame Joseph Rivet, 75 rue Saint-Hypolite, Montréal, Can.

Que les femmes qui doutent, voient Mme Rivet, c'est la meilleure preuve que nous

si claire que vous ne pourrez pas vous empêcher de comprendre ce qui vous fait souffrir. Il vous donnera une foule de bons conseils qui aideront beaucoup les efforts des Pilules Rouges du Dr Coderre, et vous guérirez sûrement et rapidement. C'est une chance de vous guérir chez vous, sans frais. Tous les conseils de notre médecin ne vous coûtent absolument rien. Écrivez lui aussi souvent que vous voudrez, il vous répondra toujours.

Les pilules rouges que votre pharmacien vend à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre. Ne nous blâmez pas lorsque vous nous écrivez que vous avez pris de ces pilules et que vous n'êtes pas guéries. Au prix que l'on vous vend ces pilules, vous devriez savoir que ce sont des imitations; refusez ces pilules comme dangereuses à votre santé. Le marchand qui vous dit que telle ou telle pilule est aussi bonne que les Pilules Rouges du Dr Coderre, le fait dans le seul but de faire un peu plus d'argent sur votre achat. Ne risquez pas votre santé, mesdames. Prenez les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, consultez notre médecin et notez la disparition de vos symptômes, les uns après les autres. Si votre marchand ne peut vous fournir les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez de ces estampilles pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat de poste pour six boîtes. Vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui guérissent les femmes. Nous les envoyons partout, par la maille, aux Etats-Unis et au Canada. Afin d'éviter tout retard, ayez bien soin de toujours donner votre adresse complète.

Adressez: Cie Chimique Franco-Américaine, Département Médical, Boîte Postale 296, MONTREAL, QUE.

—Calino se trouvant à Lyon interrompt un passant.
 —Qu'est cela?
 —Cela?... mais c'est le Rhône!
 —Ah oui, ce que nous appelons la Seine à Paris.

Un candidat aux futures élections, lit à sa femme un discours qu'il vient de préparer.
 —M'écoutes-tu?
 —Oui, certes.
 —Mais tu bâilles continuellement.
 —C'est bien la preuve que j'écoute!

VALEUR INAPPRECIABLE

Le soulagement produit par le Baume Rhumal vaut mille fois plus que le prix qu'il coûte.

L'oculiste N... passe pour un intéressé.
 Un bon confrère disait de lui:
 —Il soigne l'œil, mais pas à l'œil.



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché. A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

BONNES BETES POUR VIEILLES ROSSES Si vos chevaux manquent d'apétit, sont en mauvaise condition, ont un vilain poil, sont sans énergie et paresseux, et cela souvent sans cause apparente, donnez-leur la Poudre de Condition du Dr Harvey (Dr Harvey's Condition Powders). Le résultat sera prompt. Vous verrez l'œil briller, le poil se lisser, l'appétit revenir, puis l'énergie. La valeur de votre bête sera doublée. En vente partout à 2c. le paquet — ou un paquet plein grandeur envoyé comme échantillon sur réception du prix.

The Harvey Medicine Co., 424 rue St-Paul, Montréal.

DIFFICILE A RÉALISER ET DUR A EXPLIQUER

Pourquoi le public souffre jour par jour par suite des rognons qui produisent des douleurs dans le dos, les membres et les jointures, quand le *Ryckman's Kootenay Cure* est tout ce qu'il faut pour amener une santé parfaite? Le nouvel ingrédient opère des miracles. Des milliers de personnes donnent des déclarations assermentées de son efficacité dans les maladies des rognons, de la peau ou du sang. Il guérit toujours les rhumatismes et comme tonique général il n'est pas surpassé.

(Déclaration assermentée.)

Sept mois j'ai souffert de troubles des rognons qui se sont développés pendant l'hémorragie des dents et mon médecin m'a affirmé que j'étais atteint de la maladie de Bright. Les douleurs dans le dos étaient insupportables, la peau boursoufflée et je commençais à perdre l'usage de mes jambes. Le traitement de mon médecin n'amenant aucun soulagement, j'ai pris le *Ryckman's Kootenay Cure* et je suis en pleine santé maintenant. J'ai gagné en poids et je puis maintenant lever un bon poids, enfin, je ne ressens plus de douleurs.

Signé: WILLIAM BURNS, Hamilton, Ont.

Assermenté le 31 décembre 1896.

Kootenay Cure, \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour 5 piastres, de votre pharmacien ou directement de la *Ryckman's Kootenay Cure Co.*, Hamilton, Ont.

Les *Pilules Kootenay*, contenant le nouvel ingrédient, constituent une guérison certaine pour le mal de tête, la bile et la constipation. Prix 25 cents, envoyés à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Au bal de l'Opéra :
 Passe un seigneur dont les jambes
 rappellent plutôt Quasimodo que
 l'Apollon du Belvédère.
 — Qu'est-ce que c'est que ce costume?
 — Un gentilhomme Louis XIII,
 parbleu!
 — Ah! oui, parce qu'il a les pieds
 tournés!

Dr A. SAUCIER
 DENTISTE
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire
 de la Province de Québec
 Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
 1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

La crainte des voleurs est le commencement de la richesse.— V. TISSOT.

TEINDRE EN NOIR
 C'est là où l'on aperçoit l'art du teinturier, et la qualité de la teinture et c'est le noir qui a établi la réputation des

TEINTURES 'MAGNETIQUES'
 Dans le noir ou aucune autre couleur, ces teintures produisent des couleurs plus brillantes et durables qu'aucune autre, et laissent à l'étoffe toute sa souplesse et sa beauté.
 En vente partout, ou on enverra un paquet, pleine grandeur, d'aucune couleur, comme échantillon, sur réception du prix.
 HARVEY MEDICINE CO., 424 rue St-Paul, Montréal.

FRANCŒUR & RACIGOT
 Fabricants et Importateurs de
 Chapeliers et Manchonniers
CHAPEAUX ET FOURRURES
 DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS
 No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE
 MONTREAL.

LA CONSOMPTION GUÉRIE
 Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses: après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
 W. A. NOYES, 330 Powers' Block, Rochester N. Y.

Entre domestique et concierge :
 — Monsieur est furieux... Pas même officier d'académie.
 — Qu'est ce qu'il avait inventé ?
 — Le beurre minéral à base de schiste.

LA NUIT COMME LE JOUR

Une mère de famille peut avoir besoin d'employer le *Baume Rhumal*. Elle doit toujours en avoir sous la main.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No
 (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste Agt
 Mesure de la Taille
 Nom
 Adresse

CI-INCLUS, 10 CENTIMS
 Prière d'écrire très lisiblement.
 Pour détails voir page 28.

Prets pour la Foule . . .

Si vous avez besoin d'un Ameublement pour votre maison,

RENDEZ-VOUS

au Magasin Populaire, là où vous trouverez un Assortiment de Meubles des plus complets.

Ouvert tous les Soirs, chez _____

F. LAPOINTE,

La Maison de Meubles Reconnue par ses Bas Prix

1551 RUE STE-CATHERINE.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

On lit le journal au café :

"La chambre a repoussé les poursuites contre MM. de Bernis et Gérald-Richard. Le vote a eu lieu à mains levées."

—Encore !... interrompt un consommateur. Ils ont décidément le diable au corps !

Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de fisonnier, ne fait ni saleté, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Écrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales - en français de port.

PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de plomberie à payer; ou, alors, nous vous montons un de nos poêles No 8 dans votre maison pour \$5.00 sur commande et \$6.00 par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour **SOLEIL, GÉNÉRATEURS A VAU CHAUDE**, montés tout prêts à servir **CALORIFÈRES** de toutes espèces pour chambres à coucher, chambres d'enfants, etc., etc.

The Montreal . . . Gas Co'y

Barriss

New-York Life,

Place d'Armes,

MONTREAL



Le Nouveau Remède

POURQUOI IL A FAIT

Ryckman's Kootenay Cure

LA MERVEILLE DU SIECLE

Nous réclavons justement d'avoir produit le plus grand remède du monde, par l'usage du nouvel ingrédient, pour le rhumatisme, le sang et les reins. Nous avons des lettres de clergé, des docteurs, des juges, un millier de certificats sous serment pouvant garantir nos assertions. Le nouvel ingrédient a été employé par tous les praticiens du monde; mais sous une forme tellement réduite qu'il a perdu presque complètement sa vertu. Dans le Kootenay Cure, il est à l'état naturel après avoir été traité électriquement et a ses merveilleuses propriétés sont dues toutes les guérisons étonnantes effectuées. Le Kootenay n'est pas un produit composé par des charlatans, mais le résultat scientifique d'années d'étude.

Il n'existe pas de préparation simulacré et c'est pourquoi rien ne peut lui être substitué. Si vous avez des rhumatismes ou autres maladies provenant du sang impur, des reins, demandez-le et insistez pour avoir le *Kootenay Cure*. Quand on s'en sert tel qu'indiqué il guérit chaque fois parce qu'il contient le nouvel ingrédient. Vous connaîtrez sa valeur quand vous l'aurez essayé.

Prix \$1.00 par bouteille ou 6 bouteilles pour 5 piastres, soit chez votre pharmacien soit de

LA S. S. RYCKMAN MEDECINE CO., (LIMITED) Hamilton, Ont.

Livre de médecine envoyé gratis sur demande.

Les *Pilules Kootenay*, contenant le nouvel ingrédient, constituent une guérison certaine pour le mal de tête, la bile et la constipation.

Prix 25 cents, envoyés à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. M. GALE, pharmacien, 2121 rue Notre-Dame, Montréal.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 128



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme A. Roy, Mlle L. Richard, E. Brosseau, A. Payette (Montréal), A. Bouchard (Lévis, Q.), W. Deschamps (Québec, Q.), Mlle J. Donnarats (St-Jean, Q.), F. Haince (St-Paquin, Q.), E. Bussière (St-Sauveur de Québec), A. Normand (Brunswick, Me.), P. Benoit (Cochon, N. Y.), E. Cloutier, J. D. Thibault, L. Trépanier (Fall-River, Mass.), J. Doré, J. M. Dussab, F. Pégot (Nouvelle-Orléans, La.), P. Lagarde (Webster, N. Y.), F. Asselin (Worcester, Mass.).

(St-Paquin, Co. Kamouraska, Q.), Mme A. Roy, 322 Parc Logan Ouest (Montréal), P. Lagarde (Webster, N. Y.), E. Brosseau, 103 Cadieux (Montréal), U. Asselin (Worcester, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Depechez-vous!

SI VOUS SOUFFREZ . . . DU MAL DE DENTS

hâtez-vous d'acheter la

GOMME DU Dr ADAM

SPECIFIQUE CERTAIN

En vente partout. **10c**

Deux affreux rôdeurs de barrière causent du dernier crime :

—Tu sais, dit l'un, paraît que l'assassin était un sergent de ville.

—Parbleu! . . . fait l'autre.

Et il ajoute : —Il faut toujours se méfier de la police !..

Dans un restaurant à bon marché aux environs des Halles, à Paris :

—Oh ! là, là... ce poisson... quelle odeur ! s'écrie un client.

—Monsieur est difficile... c'est un morceau du saumon qui a obtenu, il y a trois semaines, le grand prix à l'exposition culinaire.

Vous irez

probablement au bord de la mer, mais il est presque certain que vous irez vous amuser sur la grève près d'un bon ou d'un mauvais café, etc. Rappelez-vous que l'année dernière vous regardiez d'un oeil d'envie ceux qui pouvaient plonger dans l'eau et jouir d'une bonne nage. Vous avez le temps d'apprendre à nager avant d'aller en ces endroits, cette année. Vous pouvez apprendre sur le TROPIC LEV aux Bains Laurentiens - en faisant de faibles efforts - vous ne pouvez vous empêcher d'apprendre.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Jeudis - Dimanches - Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Entre médecins : —Mon parent que je vous ai envoyé, n'est-il pas un malade imaginaire ? —Parbleu, mon cher ! Il a une santé qui défie tous les remèdes !

C'EST L'AVIS DE CHACUN

Le *Baum Rhumal* est le remède populaire pour guérir la toux, le rhume, la coqueluche, la grippe et les affections pulmonaires. 25c partout.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromolithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUVEL, Administrateur.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Un consommateur, furieux, interpelle le garçon :
— Ce café est exécrable, il est amer comme chicotin...
Le garçon, conciliant :
— Monsieur, n'exagérons rien. Dites seulement qu'il est amer comme chicorée, et vous serez en plein dans la vérité.

Tel. Bell 784
D^r F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Spécialité: Chirurgie
Sans l'imagination, l'homme est une brute. — NAPOLEON I^{er}.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dents faites d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell 2318 20 Rue St-Laurent



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 130



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: VUE DE HONOLULU.
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 13 mai, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

Justine se plaint à sa maîtresse des commérages calomnieux de certains concierges.
— Tout ça, voyez-vous, Madame, c'est des gens qui, par devant, vous passent la main dans le dos, et qui, par derrière, vous craquent à la figure!

LES 

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **DU D^r CODERRE**

PILULES DE Noix Longues
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

La parole est à M. Toto.
— Papa, qu'est-ce que c'est donc que l'Eternité?
— Mon enfant, c'est une chose qui n'a ni commencement ni fin.
Toto, après avoir réfléchi :
— Alors, c'est comme le chemin de fer de ceinture!

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.